

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*

AU NUMÉRO

LIBRAIRIES G. MARPON ET E. FLAMMARION

Galerie de l'Odéon	12, Boulevard des Italiens	14, rue Auber LELIEGEOIS, gérant	Rue de Marengo
-----------------------	-------------------------------	--	----------------

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU

36<sup>bis</sup>, avenue de l'Opéra, 36<sup>bis</sup>

H. FLOURY, GÉRANT

LIBRAIRIE DE

L'ART INDÉPENDANT

11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Occulte y sont en vente et aux meilleures conditions.

CHACORNAC

11, quai Saint-Michel, 11

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPIE

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

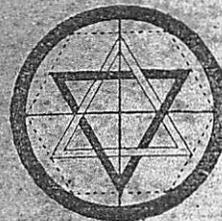
PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices, manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *L'Initiation* sont exécutées par les procédés de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

TOURE, IMP. E. ARRULT ET CIE.

# L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie  
Kabbale, Franc-Maçonnerie  
Sciences Occultes**

6<sup>me</sup> VOLUME. — 3<sup>me</sup> ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1890)

Avant-propos: *Le Remords* (L'affaire Gouffé)..... Papus.  
(p. 97 à 100.)

PARTIE INITIATIQUE... *Les Mystères de la Solitude*..... Stanislas de Guaita  
(p. 101 à 125.)

PARTIE PHILOSOPHIQUE  
ET SCIENTIFIQUE... *L'Égyptologie sacrée*. Marcus de Vèze.  
(p. 126 à 156.)

Bibliographie: *L'Ago-  
nie d'une Société*... Julien Lejay.  
(p. 156 à 158.)

PARTIE LITTÉRAIRE... *Hesperus* (suite)..... Catulle Mendès.  
(p. 159 à 162.)

*L'Elixir de vie* (suite). Jules Lermina.  
(p. 163 à 185.)

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — La Revue d'Hypnologie. — Revues et Journaux. — Nouvelles diverses. — Livres reçus. — Nécrologie.

RÉDACTION :

14, rue de Strasbourg, 14  
PARIS

Administration, Abonnements :

58, rue St-André-des-Arts, 58  
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

# PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

**Dans la Science** à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

**Dans la Religion** à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

**Dans la Philosophie** à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

**Au point de vue social**, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux dames et aux demoiselles ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAU

F. CH. BAR  
— GEORGE M  
PÉLADAN, S.

PARTI

ALEPH. —  
DELANNE. —  
FABRE DES I  
COURMELLES  
— J. LEJAY  
NAPOLÉON N  
RAYMOND. —  
WELSCH. —

BELGIQUE.  
— BELGIË. —  
Administration des Postes et Télégraphes.  
Bestuur van Posterijen en Telegrafien.

N° 8

M. J. Martin

à te

a versé... Fr. 2.00

heeft gestort  
pour être payé à M. *Abonnement*  
om betaald te worden aan

*de Maandelijkse*

à te

*Paris*



Taxe perçue. Fr. 2.00  
Geheven recht.

Abonnement à l'Initiation

TEURS

I. J.  
JOSÉPHIN

QUE

LIÉ. — G.  
STAR. —  
FOVEAU DE  
LASVIGNES.  
VÈZE. —  
Magnétiseur  
— HENRI

## PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.  
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN  
MAUHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE  
MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

## POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.  
GIRALDON. — PAUL MARROT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT  
DE LA VILLEHERVÉ.

# Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

*Société pour l'étude de la Science Occulte Théorique et Pratique dans toutes ses branches et indépendamment de toute école.*

---

## BUT

1° *Faire connaître*, autant que possible, les principales données de la Science Occulte dans toutes ses branches.

2° Former des *Membres instruits* pour toutes les Sociétés s'occupant d'occultisme (Rose-Croix, Martinistes, Francs-Maçons, Théosophes, etc., etc.)

3° Former des *Conférenciers* dans toutes les branches de l'Occultisme.

4° Étudier *les phénomènes* du Spiritisme, du Magnétisme et de la Magie théoriquement et pratiquement.

Pour faire partie de la Société il suffit d'être abonné d'un an de *l'Initiation* ou bien de payer un droit d'entrée de Cinq francs et de faire une demande d'admission.

Tout membre de la Société a droit d'assister aux Conférences et aux Cours et reçoit en communication les livres qui peuvent lui être utiles.

Les Statuts détaillés sont communiqués aux personnes qui en font la demande.

---

Pour tous renseignements s'adresser par lettre à **M. Lucien MAUCHEL**, rédaction de *l'Initiation*, 14, rue de Strasbourg, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.



LE SEPTENAIRE KABBALISTIQUE

## AVANT - PROPOS

AVIS

Beaucoup de lecteurs parcourant l'*Initiation* pour la première fois nous ont fait des remarques dont nous devons tenir compte.

Ceux qui lisent la revue depuis longtemps savent fort bien que la division des matières est faite de manière à satisfaire tous les chercheurs. *La partie initiatique* écrite par les initiés pour les initiés est souvent fort abstraite pour les lecteurs profanes, et c'est naturellement par cette partie initiatique qu'ils commencent la lecture.

Aussi avons-nous décidé de placer en tête de chaque numéro une petite étude de trois ou quatre pages au plus et d'un caractère tout d'actualité autant que possible. Cette étude servira de transition entre le monde profane et la partie initiatique elle-même ; nous sommes assurés que nos lecteurs et surtout nos lectrices nous sauront gré de nos efforts pour mettre l'Occultisme à la portée de tous, anciens ou nouveaux.

*Le Comité de rédaction.*

## LE REMORDS

(L'AFFAIRE GOUFFÉ)

UN événement qui vient de préoccuper tous les psychologues de la presse quotidienne remet en cause la question du *remords* : nous voulons parler de Gabrielle Bompard et de son action peu explicable pour beaucoup de philosophes.

Une jeune femme quelque peu nerveuse (d'un tempérament N. S. d'après la théorie de MM. Polti et Gary), pouvant presque sûrement échapper à la justice, vient d'elle-même se livrer *sans trop savoir pourquoi*.

Il serait hasardeux de prétendre que le remords entre pour quelque chose dans cette action. Cependant un peu de réflexion semble conduire assez logiquement à cette idée. Il faut en effet bien comprendre ce qu'on entend par ce terme de remords avant d'entrer dans aucune explication complémentaire.

Généralement le remords est conçu comme un état de malaise qui hante le criminel jusqu'au moment où il se décide à avouer son crime. Cet état est d'origine psychologique et touche par bien des points aux études de pathologie mentale, chères à beaucoup de nos *hypnotiseurs* actuels.

Quelle est la cause de cet état particulier ? L'occultisme donne une explication fort originale à ce sujet.

Nos *idées* deviennent, dès qu'elles sont exécutées,

des ÊTRES RÉELS : êtres invisibles agissant invisiblement, mais sûrement sur l'homme.

Ces êtres sont bons ou mauvais suivant le genre d'idée; ils vivent, de par leur fusion avec une des forces inconscientes de la nature (un élémental), plus ou moins longtemps, suivant la force cérébrale qui leur a donné naissance.

Pendant qu'ils vivent, ils se nourrissent de notre propre vitalité et agissent sur nous par l'intermédiaire du système nerveux inconscient (grand sympathique).

Le remords est la manifestation d'un de ces êtres, être d'autant plus puissant qu'il peut être *vitalisé* encore davantage par l'influence occulte de la victime. Ce remords peut donc agir de deux façons :

1° Le criminel se rend compte de la hantise dont il est l'objet, *il souffre* sans savoir exactement le siège de sa douleur, quoiqu'il comprenne parfaitement l'*origine* même de cette douleur. Le remords est alors *conscient*.

2° Le criminel subit *inconsciemment* l'influence des êtres invisibles qui l'entourent ; et si ce criminel est faible de caractère, comme une Parisienne en général, et nerveux par surcroît, il obéit, sans s'en rendre compte, aux impulsions du monde invisible qu'il porte en lui et qui l'entoure.

C'est ce second cas qui s'appliquerait à Gabrielle Bompard.

Il y a bien des points curieux dans cette affaire Gouffé.

Avez-vous réfléchi à cette chose singulière qu'alors

que le cadavre de Millery avait été considéré comme un inconnu vulgaire et, de ce fait, jeté avec trois autres dans une fosse commune, un garçon d'amphithéâtre eut l'idée de lui mettre un *chapeau*. Pourquoi cette idée de mettre une coiffure à un des trois cadavres, et justement à celui-là?

Ceux qui savent que *le hasard n'existe pas* pourront méditer sur ce point.

D'où vient aussi que le chef de la sûreté ait été hanté par l'idée qu'il n'avait pas vérifié l'existence ou la disparition d'une mollaire de cet inconnu de Millery, à tel point qu'il retourna là-bas, qu'il fit déterrer le cadavre (reconnaissable au fameux chapeau) et qu'il constata avec étonnement que son idée était juste et qu'il avait eu raison d'obéir à *l'obsession*.

N'oublions pas non plus que la *Lanterne* avait publié *quatre mois à l'avance* les révélations d'une somnambule annonçant que les assassins se livreraient au *mois de janvier*, ce qui a eu lieu. Cette somnambule est M<sup>me</sup> veuve Auffinger, la mère du directeur de la *Chaîne Magnétique*.

Voilà de bien curieuses explications, n'est-ce pas? Elles paraîtront à tous les hommes de bon sens dignes d'un pensionnaire des petites maisons. Songeons toutefois qu'elles ont le mérite de chercher à expliquer quelque chose alors qu'on affecte, de nos jours, de ne rien expliquer que par des mots inexplicables eux-mêmes, et voyons les applications qu'a faites de cette donnée occulte Stanislas de Guaita dans l'étude suivante.

PAPUS.



## PARTIE INITIATIQUE

### Les Mystères de la Solitude

( " LE SERPENT DE LA GENÈSE ", LIVRE II, CHAP. 2 )

LA neuvième clef du Tarot ouvre à l'intelligence affranchie les mystères de la solitude.

Un ermite à barbe inculte, la main gauche appuyée sur sa canne, se guide aux clartés d'une lanterne qu'il soulève de la droite et dissimule un peu sous les plis de son large manteau. — Voilà l'emblème.

Le sens en est multiple, comme celui de tous les hiéroglyphes. Nous nous attacherons à la signification moyenne, celle qui se propose naturellement à l'esprit. Néanmoins, dans la sphère même où notre interprétation se limite, le pantacle peut s'éclairer de deux jours très différents, selon qu'on l'envisage de deux points de vue opposés.

L'ermite symbolisera toujours le solitaire ; mais cet ermite peut être un sage — ou un fou.

Sage, il s'isole dans sa science et sa pureté ; drapé de la bure de sa vertu sereine, il brave toutes les contagions du dehors. Mais plein de sollicitude envers ce monde imparfait d'où il s'exile, et par égard pour les yeux faibles qu'aveuglerait une trop éblouissante lumière, il cache aux trois quarts le foyer rayonnant du Vrai sous son manteau de prêtre, qui n'en laisse prudemment filtrer que des rayons affaiblis. Son bâton à sept nœuds, — emblème du Critérium infailible que confère à l'initié l'intelligence du Grand Arcané, — son bâton figure la verge de Moïse, la baguette des miracles, la crosse du parfait évêque ; c'est le sceptre de l'Unité-synthèse.

Autre version : Un fou protège à grand'peine la flamme vacillante de sa pauvre lanterne, lumière illusoire et décevante qu'éteindrait d'emblée le moindre souffle de cet instinct collectif des foules, qui a nom : le sens commun. C'est que l'insensé a peuplé sa solitude d'hallucinations fugitives comme le rêve, de visions mensongères auxquelles son vouloir peut seul prêter un semblant d'existence, son obstination une apparence de durée. Il végète ainsi, cloîtré dans un séminaire de fantômes, dans un monde de formes vaines et vides qu'il prend pour la réalité ; se fiant au faux jour de son système *a priori*, dont la lanterne est le symbole. La canne ? ne figure-t-elle point sa logique de maniaque, puissante, encore que dévoyée ; sa déraison toujours méthodique et les artifices où son imagination se dépense sans s'épuiser jamais, pour prolonger l'illusion, et pouvoir se mentir à elle-même avec une conviction de jour en jour plus affermie ?..

Parlons du fou d'abord, nous voulons dire : du *sorcier*. Cet homme vit seul d'habitude. Redouté des uns, bafoué des autres, odieux à tous, la vie commune lui est un supplice ; il l'évite le plus qu'il peut.

Mais l'état de société étant pour l'homme une condition normale, organique, presque absolue, de l'existence, le sorcier ne fuit ses voisins, parmi lesquels il serait une exception monstrueuse, que pour se créer à l'écart une compagnie d'êtres décriés, suspects et hideux comme lui.

Là se révèle la raison majeure de ces assemblées toujours excentriques, souvent criminelles, que nous avons dépeintes d'après la légende.

On ne saurait mettre en doute l'effective réalité de ces nocturnes réunions de malfaiteurs et de nécromanciens ; maintes fois la sorcellerie y servait de prétexte et de couverture à des forfaits moins pittoresques, comme ailleurs nous l'avons noté. Mais les adeptes qui ne pouvaient se rendre en corps à la *synagogue* y allaient en esprit : *le sorcier fréquentait communément les sabbats sans quitter son lit et son fauteuil.*

A l'appui de cette opinion, le philosophe Gassendi nous a conservé le détail d'une aventure bien remarquable et dont la portée n'échappera sans doute à personne.

Comme il se promenait par la campagne, il aperçut un groupe de manants furieux qui traînaient brutalement un malheureux berger, ligotté dans d'étroites courroies. Gassendi s'en émut et s'informa. — C'est un sorcier, lui dit-on ; nous l'avons surpris en

flagrant délit de sortilège; de ce pas nous l'allons livrer au magistrat.

L'homme de science les en dissuada vivement.

— Conduisez-le chez moi : je veux voir... je veux l'interroger seul à seul.

Les paysans vénéraient Gassendi, connu pour ses bienfaits dans tout le pays d'alentour. Ils n'eurent garde de rien objecter à cet ordre, et, quand ils se furent retirés :

— Fais ton choix, dit Gassendi : tu vas tout avouer et je te donne la clef des champs ; si tu refuses, la justice aura son cours.

L'homme tout tremblant d'une si chaude alerte n'avait nulle envie de lier connaissance avec ces messieurs du Parlement : on brûlait encore, à cette époque-là, pour crime de sorcellerie. Il commença donc sans hésiter la plus étrange confession.

— Je suis sorcier depuis trois ans, Monsieur, et deux fois la semaine je me rends au sabbat... C'est affaire d'avalier si peu que rien d'un extrait balsamique. A minuit, paraît le Malin, sous l'apparence d'un bouc monstrueux ou d'un chat géant aux ailes de ténèbres ; il s'envole, après vous avoir chargé sur ses épaules.

— Tu me donneras de ce baume, répliqua Gassendi sans s'émouvoir. L'expérience me paraît originale, j'en veux courir la chance... bref, je compte te suivre au sabbat.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître ; j'y dois aller ce soir même ; nous cheminerons de compagnie !

En attendant l'heure fatidique, le berger, plus à son

aise, fit au savant la description circonstanciée des lieux incultes où Satan convoquait ses féaux ; il avoua les plus hideuses débauches, peignit d'ignobles accouplements et d'infénales agapes. Nous ferons grâce au lecteur de ces détails qu'il a pu lire au Chapitre II : une réédition de ce genre paraît inopportune ; c'est vraiment assez d'une fois. Au sabbat, — et surtout dans l'imagination polluée de ceux qui s'y rendent en fait ou en esprit, — l'obscène le dispute au grotesque et l'horrible au pitoyable.

A l'heure dite, le sagace philosophe reçut sans sourciller sa part du balsamique extrait, qu'il fit mine de prendre ; le berger avala la sienne en conscience et ne tarda guère à s'endormir d'un sommeil rauque et fort agité. Sa face se congestionna vivement ; d'incompréhensibles paroles s'exhalèrent de sa bouche, entrecoupant par saccades sa respiration sifflante et pénible. Gassendi observait et notait à mesure.

Au réveil, le pauvre hère félicita celui que désormais il croyait son complice, et, l'interpellant avec une volubilité comique : — N'êtes-vous pas ravi de l'accueil de Léonard ? Il faut qu'il vous ait de suite reconnu grand clerc, pour vous avoir, dès la première fois, concédé l'insigne honneur de lui baiser le derrière...

Dans le cas observé par Gassendi, le sorcier avale un électuaire ; le plus souvent, avons-nous dit ailleurs, il se frotte le corps d'un onguent.

Tous les bouquins de magie superstitieuse donnent des formules de pommades hallucinatoires ; le libellé n'en varie guère. C'est toujours une axonge plus ou moins *diabolisée*, pétrie d'extraits de plantes narco-

tiques et de poudres aphrodisiaques (1). L'absorption cutanée de la drogue procure un profond sommeil, traversé de visions luxurieuses qui vont jusqu'à la folie, de sensations exaspérées qui simulent tous les contacts.

Autant d'hallucinations provoquées sans doute par le toxique, mais pourtant proportionnelles à la dépravation mentale du patient. D'inconscientes autosuggestions déterminent la direction de ces rêves impurs.

Il faut songer que, jusqu'au dernier siècle, la tradition classique des rites du sabbat fixait assez dans l'imagination populaire les diverses phases de ces réunions orgiaques, pour que le cerveau du somnambule les traduisit en un enchaînement d'images dont il reflétait la suite, à la façon d'une glace devant laquelle se déroulerait la scène entière.

Dans le sommeil, toute idée précise évoque immédiatement la forme qui lui est adéquate en morphologie analogique.

C'est un fait connu. — Le mot *Imagination*, pitoyablement travesti, détourné de son sens initial, semble

(1) Les suppositoires de jusquiame jouaient un grand rôle : l'*hyoscyamus niger* passant — à tort ou à raison — pour cumuler toutes les vertus précieuses au nigroman.

Quant à la drogue d'usage interne, nous donnerons une formule dont nous sommes sûr, d'un effet prompt et véritablement miraculeux. Mais nous ne conseillerons à personne d'en faire l'essai.

℞: (Lunâ decrescente)

Succ: Ceanth: crocat. . . . .	3 gram.	} F. S. A.
Extract: Opii . . . . .	10 —	
Extract: Nucis Bethel . . . . .	5 —	
Extract: Pentapnyll . . . . .	6 —	
Extract: Belladonæ . . . . .	} aa — P. E. }	
Extract: Hyoscyami . . . . .		
Extract: Conii maculati . . . . .	25 —	} Pour 500 prises
Extract: Cannabis . . . . .	5 —	
Extract: Cantnarid . . . . .	5 —	
Saccharum pulveratum . . . . .	Q. V.	

avoir été créé par un adepte. L'imagination, c'est le miroir où viennent *s'imaginer*, se réfléchir les *images* flottantes dans la lumière astrale. *L'intuition* est l'art de contempler (*intueri*) — à travers ces images évoquées dans le diaphane — les vérités d'ordre intelligible dont elles sont expressives.

Mais, indépendamment de ces phénomènes subjectifs, il en est qui présentent parfois une certaine objectivité: tels les faits de bilocation, dont nous avons signalé quelques-uns.

Ceux qui ont lu notre *Seuil du Mystère* n'ignorent pas la grande théorie de la Lumière astrale; d'ailleurs le chapitre 1 de ce livre II donne une suite à ces révélations et les complète. Sans revenir sur les généralités qui se trouvent partout, rappelons aux curieux que le *Médiateur plastique* de l'homme, ou *Corps astral*, — ce substratum éthéré du corps physique, en un mot le Périsprit des docteurs du Spiritisme, — peut être projeté méthodiquement au dehors: il n'y faut qu'une volonté ferme et beaucoup d'entraînement.

A l'état normal, ce corps fluide est invisible; mais il peut, en s'objectivant, se compacter dans une mesure plus ou moins accessible aux sens: soit qu'il obéisse à la toute-puissante volonté de l'adepte, ou qu'il se trouve dans certaines conditions peu fréquentes, que déterminent les variations de l'atmosphère hyperphysique dont notre planète est environnée.

Il devient visible alors, et présente même une résistance incroyable au toucher. La compaction offre parfois l'apparence parfaite, de stabilité et de cohésion qui est le propre du corps matériel: tous les sens de

l'observateur sont correctement impressionnés... Et qu'on ne fasse pas intervenir cette fameuse théorie de l'hallucination collective et concomitante de tous les spectateurs présents. C'est une hypothèse recevable, je l'admets, en présence de certaines productions fluidiques de nos médiums, quand telle personne distingue une forme précise, que telle autre voit une petite nuée grise ou blanchâtre, cette dernière absolument rien. — Mais en regard des faits que je vais décrire, une pareille explication ne mérite qu'un succès de fou rire.

Voulez-vous que nous prenions l'exemple de Katy King ? Nul n'est sans avoir ouï narrer l'apparition de ce fantôme, sa matérialisation positive, obtenue plusieurs fois la semaine, des années durant, non pas sur un théâtre par un médium, mais dans un laboratoire de chimie et par l'un des plus illustres savants que revendique l'Europe intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle, sir William Crookes ? Les universitaires en masse ont vilipendé ce génie ; d'aucuns même ont insinué qu'il était le compère de la fillette qui servait de médium.

Les faits scientifiquement enregistrés et classés par M. Crookes, dans l'ouvrage qu'il a mis récemment au jour : *la Force psychique* (Paris, Leymarie, 1886, in-12), fracassent à tel point toutes les catégories mentales de nos pauvres pédants du positivisme, et bouleversent si bien de fond en comble toutes leurs méthodes dites scientifiques, en trahissant à la fois l'insuffisance de leurs procédés d'enquête et le mal fondé de leurs critères, que tous les collègues de

William Crookes à la *Société Royale de Londres* ont poussé l'affolement jusqu'à se couvrir d'un ridicule éternel ! jusqu'à mettre en doute l'état mental et même jusqu'à suspecter la loyauté de l'inventeur qui, — en dehors de ses découvertes psychiques, — a conquis à la science tant et de si merveilleuses certitudes !

Quelques-uns à peine (conviés à la vérification scientifique des phénomènes, ceux-là avaient vu, touché, pesé, expérimenté !.. et même photographié l'apparition !), quelques *rare*s, — sont-ce les plus courageux ou les plus lâches ? — ont louvoyé, quand il s'est agi pour eux de déposer publiquement à la barre de l'opinion : ils réservaient leur jugement et déclinaient l'honneur de se prononcer.

Et le grand chimiste, qu'a-t-il répliqué, lui, aux insulteurs et aux incrédules ? — Ah ! je suis halluciné ? Et mes balances, et mes appareils photographiques, et mes enregistreurs, sont-ils hallucinés, eux aussi ?...

Mais sans pudeur de couvrir sa défaite, sans un mot de réponse à cette décisive objection, la logique de M. Prudhomme a rendu sa sentence en ces termes : *Ou cet homme est un imposteur, ou c'est un fou !*

Voilà donc votre salaire, la paye obligatoire qui vous attend tous, tant que vous êtes, boucs émissaires de la Vérité Sainte, prophètes de la Lumière nouvelle qui blanchit l'horizon ! expérimentateurs hardis, profonds penseurs, qui, en appliquant au monde hyperphysique les procédés mêmes de la science positive, avez établi l'inébranlable base d'un monument synthétique des connaissances humaines et posé la pre-

mière pierre du temple auguste où se célébrera, — l'heure est proche! — la réconciliation solennelle des deux sœurs ennemies : la Science et la Foi!...

— Pour me bien assurer que c'était une vraie femme, écrit M. Crookes, une femme en chair et en os, j'ai obtenu de Katy King de la prendre dans mes bras!...

Et, toujours indulgente et propice à tous les contrôles, cette Katy King se matérialisait de toutes pièces aux yeux de Crookes et devant les curieux qu'il admettait en son laboratoire : elle se compactait instantanément, tandis que son médium, dans un état d'absolue catalepsie, gisait sur un tapis ou sur un canapé.

Dans le *Fakirisme contemporain* (Paris, 1887, in-12), très curieux et très courageux livre, hardiment pensé, délicatement écrit, le docteur Gibier (1) donne la reproduction phototypique des clichés obtenus par William Crookes. L'une des épreuves nous montre groupés, — tous trois parfaitement distincts! — le savant, le fantôme et le médium. D'ailleurs le médium est une enfant brune et assez petite (M<sup>lle</sup> Cook), et Katy, beaucoup plus grande, avait les cheveux presque blonds. Crookes en a coupé une mèche, qu'il garde, comme une pièce à conviction assez éloquente et une preuve péremptoire de ces matérialisations. Je cite textuellement la prose du grand chimiste : « Une boucle des cheveux de Katy,

(1) M. Gibier, professeur au Muséum, eut également l'honneur d'encourir l'excommunication majeure des savants officiels ; mais les foudres universitaires ne l'ont point pulvérisé : il se porte mieux que jamais, à tous égards, et surtout au point de vue de sa gloire.

« qui est là sous mes yeux, et qu'elle m'a permis de  
« couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après  
« l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le  
« haut de la tête et m'être assuré qu'elle y avait bien  
« poussé; est d'un riche châtain doré. »

Non! l'illustre découvreur de l'état radiant n'est ni un imposteur, ni un halluciné.

Reste l'hypothèse de la supercherie dont le savant aurait été dupe.... Je le demande, est-il un instant admissible qu'un homme du poids de M. Crookes, un investigateur scientifique de cette expérience, un savant de cette compétence en physique et en chimie, se soit laissé jouer, berné, mystifier par une enfant de quinze ans? Et jouer plusieurs fois la semaine, pendant des années, dans son propre laboratoire, au milieu de ses instruments de contrôle expérimental, en présence d'amis également compétents, inaccessibles à toute illusion des sens et qui ont vu comme lui? Non, c'est chose impossible à supposer.

Je crois sans restriction, pour ma part, à la réalité de ces phénomènes et je les estime scientifiquement vérifiés; mais, attendu que jamais faits analogues ne se sont encore produits sous mes yeux, je me réserve d'en exposer ultérieurement la théorie occulte. Que peut-elle être au demeurant, cette théorie, sinon le développement logique et la déduction, jusqu'aux plus extrêmes conséquences, de celle qui m'a servi et qui doit me servir encore à expliquer les phénomènes dits fluidiques, — bilocations, dédoublements, objectivations incomplètes, — tels que moi-même j'en ai vu et étudié plusieurs?

Je mentionnais tout à l'heure la faculté inhérente au *périsprit* (1), ou *double sidéral*, de se projeter hors du corps physique, de diriger sa locomotion, de se transférer aux lieux les plus lointains, tandis que ce corps reste en catalepsie ou du moins n'est plus animé que d'une vie automatique et en quelque sorte végétative.

Dans certains cas, il offre même à l'examen tous les symptômes d'une mort récente : la chaleur baisse très sensiblement ; la respiration cesse et le cœur ne bat plus, ou du moins c'est d'un si faible essor que ces deux fonctions deviennent imperceptibles à l'oreille la plus exercée.

C'est là ce que les occultistes appellent une *sortie en corps astral*. Si loin qu'il se soit envolé de sa prison de chair, le Périsprit reste toutefois lié à elle par une chaîne sympathique d'une exquise ténuité ; ce cordon ombilical est le seul qui rattache encore à sa matrice objective l'âme humaine (dont le Périsprit n'est que l'enveloppe fluïdique et la partie la moins épurée). En resserrant soudain cette chaîne vitale, le corps fluïdique peut rentrer dans le corps matériel ; mais si la chaîne vient à se briser, la mort est instantanée, foudroyante, comme une rupture d'anévrisme.

Cette expérience est chose grave : quelques précautions que l'on prenne, elle ne se tente jamais sans danger.

D'abord, le Périsprit qui rencontre en chemin une pointe métallique est sérieusement menacé : pour peu

(1) Faculté qu'il acquiert en se développant.

que sa substance soit entamée, le coagulat se dissout et la mort est certaine ; dans le cas même où l'objet aigu se borne à effleurer le fantôme, une part notable de sa vitalité est subitement soutirée par lui, comme l'électricité d'un nuage par la pointe d'un paratonnerre. Le corps astral court le même risque, en ce cas, que le corps matériel après une abondante hémorragie, — la syncope.

Mais d'autres dangers, d'un ordre plus étrange et plus mystérieux, menacent l'étourdi chercheur qui se hasarde à tenter une projection de sa sidéralité, sans s'être environné de toutes les garanties préalablement requises, pour mener à bien une aussi redoutable expérience...

Il faut bien convenir que, — mage ou sorcier, — celui qui la réussit réalise en soi-même un chef-d'œuvre d'équilibre, ou plutôt résume en sa personne une antinomie sans pareille. Mort et vivant tout ensemble, il subit à la fois deux conditions d'être contradictoires : l'objective ou *terrestre* et la subjective ou *posthume*.

Nous dirons d'abord les périls qui s'adressent au corps astral dénudé. — Quels dangers (plus effrayants peut-être) menacent le corps matériel laissé vide et inerte ? C'est-ce que nous exposerons ensuite.

Dès le sortir de l'enveloppe objective, le Périsprit se trouve entraîné à la dérive des ondes torrentielles qui encerclent la planète de leurs tourbillons : c'est le maëlstrom fluïdique (1) ; c'est נחש *Nahash*, le serpent d'אשיות *Ashiah* ; c'est le véhicule grondant de tout

(1) Ce que plusieurs initiés désignent sous ce nom : *les grandes roues noires*.

le possible qui voudrait être, de toutes les virtualités subjectives avides de s'objectiver, de toutes les âmes des diverses hiérarchies impatientes de s'incarner. Si le corps astral ne parvient pas à franchir ce fleuve impétueux, ou du moins à s'y diriger, il est perdu.

Il faut qu'il sache triompher de la succion d'יונה *Iónah*, de l'accablement d'ערב *Hereb*, résister aux deux forces *centrifuge* et *centripète*; manifestations des principes occultes de l'Espace éthéré, rayonnant, où s'exerce l'influx de la vie, et du Temps dévorateur, ténébreux, qui gouverne le reflux de la mort!

La lumière astrale roule en ses ondes les mirages animés les plus repoussants, les plus terribles, les plus monstrueux: que la frayeur ou quelque passion vive envahisse soudain l'âme en sortie sidérale, le lien se rompt et l'âme ne peut plus rentrer.

Ce n'est pas tout. Dût-on m'accuser de folie, je veux tout dire.

Le véhicule du Potentiel en désir d'objectivité regorge donc, — et j'y insiste, — de formes parfois hideuses, que le pinceau de Goya serait impuissant à rendre dans toute leur horreur. Ces spectres, dont nous reparlerons, — êtres obscurés et déçus, semi-conscients et d'une intelligence limitée comme les Eléments, ou brutaux et inconscients comme les larves proprement dites, — veulent à tout prix s'incarner: ce sont les *Lémures* de tout ordre.

Dans le grand fleuve de l'existence subjective, se forment çà et là de petits vortex à l'aigu sifflement, prompts à se résoudre après un arrêt brusque: c'est

un être qui vient de s'objectiver, de s'incarner; il a passé de puissance en acte.

Comment? — Soit en animant l'ovule fécondé d'une femelle animale: le spectre s'est fait embryon; sa virtualité d'extérioration progressive s'y exerce au gré des normes et détermine sa forme organique sur le patron du corps astral qui lui est propre; après une gestation plus ou moins longue, il naît incarné dans une forme adéquate à sa nature, analogue et proportionnelle à son verbe intérieur... — Soit en s'engouffrant dans une effigie encore vivante, mais actuellement abandonnée et vide; les larves, dénuées, comme nous le dirons, de principe morphique et d'essence individuelle, usent surtout de ce mode d'incarnation par surprise...

Conçoit-on la portée de cette éventuelle abomination? L'expérimentateur téméraire, quand il veut réintégrer son corps, peut le trouver occupé par une larve, qui s'y est installée, a pris possession des organes, s'y est fortifiée, pour ainsi dire...

Alors, de quatre choses l'une:

Ou bien l'occultiste parvient à chasser l'ennemi et reprend la place d'assaut; c'est l'*unique chance de salut!*

Ou bien, après avoir délogé l'intrus, la fatigue de la lutte ne lui laisse pas la force de réintégrer son corps physique; et c'est la *mort*.

Ou bien il rentre sans avoir su expulser le fantôme: il doit se résoudre à vivre en partage avec lui; c'est la *folie* ou tout au moins la *monomanie* (1).

(1) Les cas sont fréquents des êtres qui ont deux ou plusieurs personnalités bien distinctes.

Ou bien enfin, c'est la larve qui demeure maîtresse du champ de bataille ; elle végète dans ce corps, et c'est l'*idiotisme*.

Si vous êtes sage, lecteur ami, vous pouvez prendre ces quelques lignes pour le récit d'un cauchemar ; vous aurez même raison de hausser les épaules aux révélations qu'elles renferment : car elles n'expriment une réalité que pour les téméraires qui tentent Dieu et bravent la Nature, jusqu'à ambitionner de descendre vivants au Royaume de la Mort, et de rentrer dans la vie terrestre, après avoir bu dans une coupe mortelle l'eau dormante du *Styx*, mêlée aux flammes liquides du *Phlégéthon*.

Dans les sanctuaires de l'antique magie, derrière l'autel des dieux immortels, les mages, purifiés par de saintes ablutions et de rigides austérités, pouvaient, sous l'œil paternel de l'Hiérophante, réaliser, presque sans péril, cette œuvre théurgique. C'était même l'ultime épreuve de l'initiation au plus haut grade : une sorte de mort suivie d'une résurrection miraculeuse, et le vainqueur de l'épreuve se nommait devant le peuple : *Celui qui vit malgré la Mort*. C'est encore, dans l'Inde, la signification secrète attribuée au nom de l'initié *Dwidja*, ou *deux fois né*.

Mais que de garanties accumulées autour du néophyte ! Souvent il ne partait pas seul, mais un Mentor accompagnait et guidait ce Télémaque du Mystère, dans son voyage aux sombres bords. Puis sept mages expérimentés faisaient la chaîne sympathique autour du corps de l'absent ; à tout moment, pour peu

qu'un danger s'annonçât, ils pouvaient d'un effort le rappeler à l'existence.

Le dragon de feu qui garde la porte des mondes *au delà* n'était évoqué qu'à bon escient : on savait modérer le choc de son abord et l'effroyable étreinte de son baiser... Pour ce qui est des larves (qui deviennent lumineuses aux yeux clairvoyants quand les gagne le rut d'une imminente incarnation), on savait les disperser avec l'instrument requis (1), selon les rites.

D'ailleurs, enveloppé d'un vaste manteau de laine qu'on repliait trois fois sur lui, le corps cataleptisé reposait dans un état de complet isolement ; en aucun cas, il ne risquait d'être possédé (2).

L'on pense bien qu'à la suite de ces peintures, du reste assez peu encourageantes, nous n'allons pas livrer la formule du *Sésame, ouvre-toi*, qui donne l'accès du monde astral.

Nous estimons en avoir dit assez.

Bornons-nous à signaler pour mémoire l'existence du *vampire* et du *loup-garou*, deux modes particuliers de la *Bilocation magique* ou *Sortie en corps astral* ; l'étude de ces phénomènes cadrera parfaitement aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> chapitres, qui ont pour titres, l'un : *La*

(1) Un de nos vieux amis, M. Léon Sorg, magistrat dans l'Inde, nous a rapporté l'instrument sacré qui sert au Thibet à dissoudre ces coagulations malfaisantes de la lumière négative. Cette manière de lance en cuivre ciselé présente à l'admiration du déchiffreur de pantacles toute une synthèse hiéroglyphique, révélatrice et de la doctrine des fantômes fluidiques et du mode de dispersion de ces fantômes. Nous en détaillons ailleurs la forme symbolique et la signification occulte.

(2) Le célèbre manteau d'Apollonius n'était pas autre chose. Ce mystique linceul a été conservé, à titre de symbole, dans le Rituel de l'Initiation Martiniste.

*Moït et ses arcanes, l'autre : Magie des transmutations.*

Il nous reste à effleurer d'autres mystères, plus logiquement attribuables au présent chapitre.

La solitude engendre tous les fantômes, et les amis des fantômes cultivent la solitude.

Ceux qui se cloîtent dans la retraite par haine de leur prochain obéissent à cet égoïsme radical (reflet de Nahâsh) que les Hindous désignent sous ce vocable : *Tanha*. C'est le principe de toute aberration et de toute perversité ; la perdition est au bout.

Le mage de lumière, lui aussi, recherche la solitude ; mais c'est pour mieux la fuir... Voilà qui a l'air d'un paradoxe ; il n'en est rien.

Quand le mage se résout à rompre ses attaches mondaines, c'est que pour lui la foule est un désert fait de multitude et qu'il a statué de vivre dans la communion des Saints, ou de s'élever dans l'apothéose de l'Esprit, jusqu'à l'état sublime de sérénité omnisciente en Dieu, bien connu des Hindous sous le nom, aussi calomnié qu'incompris en Occident, de *Nirvânâ*.

Il n'est pas de moyen terme : on ne s'abstrait de l'humanité que pour vivre avec Dieu — ou avec Satan.

Aussi les anciens sages disaient-ils de la solitude que l'homme s'y trempe fortement et s'y fixe à jamais dans sa voie, droite ou tortueuse ; en un mot, qu'il en sort esprit de lumière ou esprit de ténèbres. Rien n'est plus vrai.

Dans la solitude, en effet, on vit face à face avec son

*karma*. L'atmosphère secrète des lieux déserts est éminemment réceptive d'un verbe, quel qu'il soit : la moindre pensée, le moindre vouloir, le moindre désir s'imprègnent dans la substance efficiente de l'*Aôr* (אור) ; ils s'y développent et s'y manifestent avec une merveilleuse intensité.

Ce sont autant d'êtres potentiels, générés au jour le jour, suivant les caprices de la pensée et des aspirations, et qui exercent à la longue sur leur auteur une influence répercutive que lui-même ne soupçonne pas.

Car le plus souvent, il n'a l'expérience que de la vie habituelle et mondaine.

Or, au cours de l'existence commune, les perpétuels échanges de fluides, d'idées, de vouloir, impriment à une personnalité des variations dans sa marche, des fluctuations dans son allure, des hésitations dans sa pensée... ; il n'est pas jusqu'aux convictions les plus assises que ne modifie peu à peu le souffle des ambiances. Le frottement use et polit insensiblement les tranchantes arêtes des individualités les plus anguleuses.

Mais, dans la solitude, l'homme ne subit aucune influence du dehors ; sa propre pensée, se repliant toujours sur elle-même, s'y repose avec complaisance et s'y réfléchit avec ivresse : aussi le solitaire affirme-t-il inébranlablement sa marche dans la direction où le portent ses habitudes cérébrales.

De toutes ces observations on peut déduire un axiome : c'est que l'isolement absolu qui trempe le caractère n'élargit point l'esprit : l'on s'y façonne indomptable, — incorrigible aussi.

Une légende rabbinique nous présente les larves comme des enfants de la solitude d'Adam rêvant à la femme archétype, avant que le Seigneur l'eût dédoublé pour donner naissance à Eve. Des éphialtes recueillaient ses confuses aspirations et leur donnaient une forme. Nous espérons qu'on nous entend.

Paracelse enseigne à son tour que ces sortes de fantômes sont engendrés abondamment, chaque fois qu'on laisse sécher au soleil des vêtements pollués. Son école ne fait en cela que reproduire l'opinion des anciens hiérophantes : une loi religieuse expresse interdisait aux anciens grecs d'exposer à la flamme de l'âtre les linges tachés de sperme ou de sang menstruel.

L'on aurait tort de croire que ces prohibitions fussent puérides et ces précautions vaines : le sang est un liquide mystérieux ; il déborde d'une vie emphatique, expansive et prompte à revêtir, dès qu'on répand son véhicule, toutes les formes imaginables. Les abattoirs et les amphithéâtres sont devenus de nos jours des séminaires de larves sans nom ; je ne souhaite point aux incrédules d'empoisonner leur atmosphère individuelle par la fréquentation de ces lieux tout dégoûtants de fantômes sanglants ; que de cas de folie n'ont pas d'autre cause !

L'idée est à l'intelligence ce que le sang est au corps ; aussi les cogitations passionnelles engendrent des spectres à foison : les pensées luxurieuses développent des fantômes de luxure ; les rancœurs inavouées de la jalousie déterminent de vivantes obsessions qui ravivent la plaie des cœurs envieux ; les aspirations déli-

rantes de l'orgueil génèrent des larves inspiratrices de vanité toujours inassouvie..., et ainsi des autres passions.

Ces diverses créations aôbiques sont la conséquence fatale et le juste châtiment de tous les onanismes du corps, de l'âme et de la pensée. Elles vivent, ces coagulations de la lumière astrale ; mais c'est aux dépens du pervers qui les engendra et qui doit les nourrir — comme le marque fort bien Eliphaz — de toute la sève de son cœur et de toute la substance de son cerveau : elles l'obsèdent, le harcèlent et le vampirisent sans merci. Et s'il demande aux livres de la Sagesse traditionnelle un moyen violent de s'en délivrer, ce n'est encore, hélas ! qu'à ses risques et périls ; car une si étroite solidarité le rattache à ces enfants de son délire, qu'il est sujet à se blesser lui-même en les dispersant. Nous traiterons, à propos du *loup-garou*, de ces effets répercussifs et mutuels, dont la réalité n'est que trop indiscutable...

Les médiums sont, pour la plupart, de pauvres valétudinaires, coutumiers sans le savoir d'un onanisme cérébral et qui marchent dans la vie escortés, obsédés, souvent dévorés par ces larves : elles ne se coagulent qu'en les épuisant, puisque c'est à eux qu'elles empruntent la substance plastique dont elles ont besoin, pour s'objectiver et devenir sensibles.

En somme, ce sont bien là les vrais, les seuls démons ; car les esprits même le plus profondément sombrés dans les abîmes de la perversité ne sont pas tout entiers mauvais : tandis que les larves, — véritables mensonges de l'Être, blasphèmes incohérents de

la vie universelle, — se révèlent invariablement nuisibles et dénuées de toute conscience : il est donc permis de voir en elles d'équivoques incarnations de l'être abstrait qu'on nomme le diable ou Satan.

Formant pour ainsi dire autant d'appendices vampiriques des hommes dont elles remplissent l'atmosphère sidérale, elles sont dépourvues d'ailleurs d'existence individuelle et ne vivent que par autrui. Les kabbalistes les ont appelées des *écorces*, des *coques inanes* : *cortices*.

Il messierait fort de confondre ces larves avec les *élémentaux*, Essences spirituelles plus ou moins obscurées dans la nuit de la matière, Forces semi-intelligentes qui, remontant l'échelle biologique ou plus rarement la descendant (1), sont encore entraînées et ballottées aux torrents génésiques des trois règnes intérieurs : minéral, végétal, animal.

Compactions de la lumière au bleu (*Aôboth* אִיבוֹת), les larves proprement dites sont des substances dépourvues de vie propre et d'individuelle entité. Pareilles au gui de chêne, elles n'existent que par autrui, ne subsistent qu'aux dépens d'autrui : vienne à leur manquer ce *support* ontologique (2), elles rentrent dans le non-être, dont elles sont comme des manifestations, — j'allais dire des anges, des messies.

Elles s'attachent à la façon des *sangsues* : elles

(1) La descente (ou mouvement involutif des émanations de l'Esprit dans la matière) s'effectue sur le plan astral ; la montée (ou mouvement évolutif), sur le plan physique. Telle est la règle ; nous verrons ailleurs les exceptions.

(2) Les larves peuvent changer d'atmosphère individuelle ; mais jamais, encore un coup, elles ne peuvent vivre d'une vie propre.

mordent à même la sidéralité d'un être réel, s'en nourrissent, y pompent leur vie d'emprunt et leur virtualité d'objectivation éphémère, et, — parasites dépourvus (je l'ai dit) de type essentiel qui leur soit propre, d'étalon générique sur quoi se modeler une forme, — elles se concrètent sur le patron sidéral de l'être dont elles deviennent ainsi les reflets animés, les appendices lémuriens, les mirages furtifs...

Une larve dans votre atmosphère, — c'est pour vous le fantôme d'un très vague *Sosie*..., mais d'un *Sosie* qui vous énerve au physique et vous épuise, vous ébranle au moral et vous déprave, vous débilité à l'intellectuel et vous abrutit ! C'est pour vous une ventouse toujours avide de substance vivante, une vulve braquée sans répit sur le phallus de votre raison, une réceptivité qui aspire incessamment, pour se les approprier, les verbes viables auxquels votre esprit peut donner naissance.

La potentialité réceptive, — que déploient si puissamment les larves, — est le propre de la substance mercurielle négative (*aôb*), qui leur sert de véhicule et dont elles sont les coagulations.

Qu'on s'étonne à présent de cette anomalie, problème jusqu'à ce jour insoluble pour les physiologistes : je veux dire l'innocuité relative du coït même abusif, en regard de la prompte déchéance physique et mentale où tombent ceux qui s'adonnent aux vices *solitaires*. — *Mystère de la Solitude !*

Que dire de la fréquence de ces maladies de langueur si rapides, et de ces consommations si foudroyantes, qui traînent en quelques mois au tombeau

l'homme le plus vigoureux, la femme la plus excellemment constituée, dans les cas d'emprisonnement cellulaire? — Toujours *Mystère de la Solitude!*

Tous ces êtres sont victimes soit d'une invasion, soit d'une génération spontanée de larves dans leur atmosphère fluidique.

On peut considérer les larves comme des agents destructeurs, des puissances de dissolution émanées d'*Héreb* (1), ou plus précisément voir en elles des missionnaires de Nahâsh: rivalisant d'incompréhensibilité, de vague et d'inconsistance, avec cet Être formidable, elles participent de sa nature équivoque, — illusoire et pourtant réelle (2), intermédiaire entre le conscient et l'inconscient, flottantes et ballottées de l'être au non-être.

Donc le mauvais solitaire — ou *sorcier* — génère en masse, au hasard de son inconscience, au caprice de ses passions, ces parasites vampiriques dont il est fatalement condamné à mourir tôt ou tard rongé: *les larves.*

(1) S'il est curieux d'approfondir ces théories, mon lecteur voudra bien comparer les chapitres 1 du livre second, 1 et 2 du troisième: alors il pourra se faire une idée de נַחָשׁ (*Nahâsh*), soit qu'on veuille y voir l'agent dualistique producteur du mal, ou l'instrument quaternaire des extériorisations ou des objectivations individuelles. Il comprendra quelle parenté lie קַיִן (*Kain*), le principe du temps, à ce mystérieux עֶרֶב (*Heréb*), facteur des désintégrations individuelles et des intégrations collectives; — cet *Heréb* qui est le bras déployé et la main constrictive de מוּתָן (*Mouth*), l'Être accablant, dévorateur, dont le rôle providentiel est de ramener la diversité à l'unité, de réduire la circonférence au point central d'où jaillit le rayon qui la détermine, et de confisquer enfin les différenciations de la matière sensible, pour ramener les modalités particulières à l'homogénéité de la substance universelle et non différenciée. C'est ce rôle providentiel de *Mouth* qui a inspiré aux auteurs du *Zohar* cette sublime pensée: *la mort est le baiser de Dieu.*

(2) *Nahâsh* n'existe point à proprement parler, et pourtant il est la source, la racine de l'existence matérielle.

Mais le bon solitaire — ou *mage* — opérant dans la plénitude consciente de son intellect et de sa libre volonté, donne méthodiquement naissance à des êtres potentiels, toujours bénéfiques, parfois conscients et même intelligents. Le mage est un vrai créateur dans les limites de sa sphère d'action, puisqu'il produit et développe, à l'instar de l'Être Suprême, des *émanations de son verbe*, — Puissances efficaces de Charité, de Science et de Lumière.

Certains mystiques ont nommé ces puissances: *les Anges du ciel inférieur.*

STANISLAS DE GUAITA.

(A suivre.)





## PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

# L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

### AVANT-PROPOS

*Indocti discutunt, ament meminisse periti.*

On se met aujourd'hui à étudier l'Égypte, comme on ne l'avait jamais fait auparavant. Autrefois, au commencement du siècle, on s'occupait des arts et de la civilisation de l'antique Égypte; quant à sa mythologie, à sa mystique, à son art sacré, à sa religion, on ne s'en préoccupait pas du tout; on n'y attachait que fort peu d'importance parce qu'on supposait bien à tort, comme nous allons voir, que la religion égyptienne consistait à n'adorer que des chats, des chiens, des chacals, des éperviers, des bœufs, des lions et même des oignons; de pareils Dieux ne méritaient certes pas de fixer l'attention!

Les prêtres de diverses religions, les Pères de l'Église qui ne voulaient pas que les mythes de leur propre religion fussent dérivés, en grande partie du

moins, de celle des Égyptiens, ne sont pas tout à fait étrangers aux absurdités débitées sur le culte des Égyptiens.

Ainsi, Clément d'Alexandrie peut servir d'exemple, de témoin à ce que nous venons de rapporter.

Après avoir dit que les temples égyptiens étaient de superbes édifices tout resplendissants d'or, d'argent et de pierreries, il ajoute: « Les sanctuaires sont ombragés de voiles tissés d'or; mais si vous allez dans le fond du temple et que vous cherchiez la statue, un fonctionnaire du temple s'avance vers vous en chantant d'un air grave un hymne en langue égyptienne; il soulève ensuite un peu le voile, comme pour vous montrer le Dieu: que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, un serpent indigène ou quelqu'autre animal dangereux! Le Dieu des Égyptiens paraît!... C'est une bête sauvage se vautrant sur un tapis de pourpre!... »

Nous n'avons cité ce passage que pour bien démontrer que chaque sanctuaire contenait en effet un animal vivant; mais, comme nous le verrons dans la troisième partie de notre étude, ce n'était pas l'animal qu'adorait l'Égyptien, mais la divinité, dont il était consacré le *vivant symbole*.

Les exclamations de Clément d'Alexandrie sont donc fort déplacées et ne prouvent rien; ceci seulement: c'est que les Égyptiens pensaient qu'il était plus digne d'adorer leurs Dieux dans des symboles animés par leur souffle créateur que de les adorer dans des fétiches, dans des simulacres ou des idoles faites en matières inertes, en des sculptures polychromes quel-

conques. Ils croyaient, du reste, que l'intelligence des animaux les liait pour ainsi dire par un lien de parenté avec les Dieux et les hommes ; de plus, cette représentation des divinités par des animaux rendait le peuple plus humain envers les animaux, qu'ils considéraient comme nos frères inférieurs.

Aujourd'hui, grâce aux travaux d'éminents égyptologues, on revient sur cette fausse donnée ; on ne croit pas les Egyptiens assez insensés pour avoir adoré des animaux et même des oignons ; ces grands civilisés ne sont plus aujourd'hui la grande énigme d'autrefois, surtout depuis que nous commençons à pouvoir non seulement déchiffrer, mais lire couramment les innombrables inscriptions ainsi que les très nombreux papyrus de l'Égypte ancienne. Aussi commençons-nous à avoir une toute autre idée de la philosophie religieuse de cette grande et noble contrée et apportons-nous beaucoup plus de soin et d'attention à l'étude de cette belle religion, parce que nous les voyons sous un tout autre jour que celui sous lequel on nous avait jusqu'ici habitués ; en un mot, parce que nous en comprenons l'ésotérisme.

#### I. — Champollion et Kircher.

On ne se doutait guère, pas du tout même, il y a cinquante ou soixante ans, que sous les mythes et les symboles égyptiens se cachaient de grandes idées philosophiques et une morale des plus saines, des plus parfaites et des plus avancées aussi.

Que pouvait nous apprendre, en effet, le P. KIRCHER ? Fort peu de chose ; d'énormes faussetés même, d'après

quelques-uns. Ce n'est pas nous qui avançons le fait, mais un homme dont on ne saurait nier la compétence : Champollion le jeune.

Or voici ce que disait le père de l'égyptologie dans le discours d'ouverture de son cours au Collège de France (1) : « Le Jésuite Kircher, ne gardant aucune réserve, abusa de la bonne foi de ses contemporains, en publiant sous le titre d'*Œdipus Egyptiacus* de prétendues traductions des légendes hiéroglyphiques sculptées sur les obélisques de Rome, traductions auxquelles il ne croyait pas lui-même, car souvent il osa les étayer sur des citations d'auteurs qui n'existeraient jamais. Du reste, ni l'archéologie ni l'histoire ne pouvaient recueillir aucun fruit des travaux de Kircher. Qu'attendre, en effet, d'un homme affichant la prétention de déchiffrer des textes hiéroglyphiques *a priori*, sans aucune espèce de preuves ! d'un interprète qui présentait comme la teneur fidèle d'inscriptions égyptiennes des phrases incohérentes remplies du mysticisme le plus obscur et le plus ridicule ! »

Par cette citation de Champollion, on peut voir que ce fameux jésuite si célèbre par son érudition a été un homme funeste, en ce qui concerne la science égyptologique ; disons toutefois, à la décharge du P. Kircher, qu'il écrivit son *Œdipus Ægyptiacus* de

(1) 10 mai 1835 ; l'ordonnance royale créant la nouvelle chaire d'égyptologie est datée du 12 mars 1835. — Le programme du cours était ainsi conçu :

*Exposer les principes de la GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE COPTE, et développer le système entier des ÉCRITURES SACRÉES en faisant connaître toutes les formes grammaticales usitées dans les textes HIÉROGLYPHIQUES ET HIÉRATIQUES.*

Malheureusement le savant professeur ne put exercer longtemps ses fonctions, car il mourut à l'âge de quarante-deux ans, le 4 mars 1832, c'est-à-dire dix mois après l'ouverture de son cours.

1648 à 1650 (1), c'est-à-dire à une époque où c'était bien difficile de dire quelque chose de raisonnable sur les hiéroglyphes ; ensuite, dans son mysticisme *obscur*, nous trouvons des observations intéressantes ; nous aurons même occasion d'en parler dans le cours de notre travail.

## II. — *Les Egyptologues.*

On mentionne comme promoteurs des études archéologiques égyptiennes le P. Montfaucon et le comte de Caylus, mais les essais de ceux-ci ne furent pas d'une grande utilité. Les travaux utiles et profitables n'ont réellement commencé qu'avec le grand ouvrage de Zoëga sur les obélisques.

Il soupçonna le premier l'*élément phonétique* dans le système de l'écriture sacrée ; tandis qu'avant les travaux du savant Danois, on admettait que les inscriptions hiéroglyphiques fournissaient des textes traitant uniquement des sujets mystérieux, que seule connaissait une caste privilégiée, parce que ces textes roulaient uniquement sur des doctrines occultes de la philosophie égyptienne. On croyait du reste alors que la masse entière des signes composant l'écriture

(1) *Œdipus Aegyptiacus, hoc est universalis doctrina hieroglyphica instauratio*, a été publié en 1652-55, en 3 vol. in-fol. ; c'est le tome III qui renferme les inscriptions trouvées sur les principaux obélisques alors connus, ainsi que divers détails sur les momies et les idoles égyptiennes.

Pour donner une idée de l'aplomb du célèbre jésuite allemand, nous mentionnerons la mystification suivante que lui fit un certain André Muller. Celui-ci barbouilla sur un vieux parchemin des caractères baroques, de son invention. Il adressa le dit parchemin au P. Kircher, en lui disant que ces caractères pourraient bien être égyptiens. Kircher répondit sur-le-champ que c'étaient bien des hiéroglyphes, et il en donna *ex abrupto* une traduction complète. *Ab uno, disce omnes !*

sacrée des Égyptiens était d'une nature purement *idéographique*, c'est-à-dire que les caractères n'avaient aucun rapport direct avec le son des mots de la langue parlée ; qu'ils représentaient seulement chacun une idée distincte.

Les travaux de Saumaise de Wilkins, de La Croze, de Jablonsky firent faire un pas en avant à la science égyptologique ; mais le premier ouvrage vraiment utile et important fut la *Description de l'Égypte* par la commission française instituée par Bonaparte pour accompagner l'armée française en Égypte.

## III. — *Inscription de Rosette.*

Ce fut également le monument bilingue trouvé à Rosette, en août 1799, par un officier du génie, Bouchard, qui occupait la ville de Rosette, alors qu'il exécutait des fouilles à l'ancien fort. Ce monument épigraphique se compose d'un bloc de granit noir de forme rectangulaire ; il porte sur l'une de ses faces trois inscriptions superposées en trois caractères différents, ce qui la fait aussi dénommer *Inscription trilingue*.

L'inscription supérieure, en partie fracturée, est en écriture *hiéroglyphique* ; le texte intermédiaire appartient à une *écriture cursive* égyptienne ; enfin la troisième est en langue et caractères grecs. Chacune de ces inscriptions exprime un même décret rendu à Memphis par la caste sacerdotale, pour décerner des honneurs magnifiques au roi Ptolémée V Epiphane. C'est en les comparant que Champollion trouva *la clef des hiéroglyphes*. Dès qu'il fut en présence de ce monument, il fut persuadé que les deux inscriptions

égyptiennes n'étaient que l'expression fidèle du même décret en langue égyptienne de deux écritures différentes ; en effet, l'une était l'écriture sacrée ou *hiéroglyphique*, et l'autre l'écriture vulgaire ou *démotique*.

#### IV. — Premier déchiffrement.

La possession de ces textes égyptiens avec leur traduction en langue grecque connue venait permettre à la fin de pouvoir établir des points nombreux de comparaison certains et indiscutables. On pouvait dès lors abandonner le champ des hypothèses et se circonscrire dans la recherche des faits. Aussi, depuis lors, les études égyptiennes marchèrent lentement mais sûrement ; on était persuadé d'obtenir des résultats positifs, incontestables. C'est ce qui arriva. — Ajoutons néanmoins que longtemps avant François Champollion, c'est-à-dire dès 1802, Silvestre de Sacy, qui avait reçu un fac-similé de l'*Inscription de Rosette*, avait examiné le texte démotique et l'avait comparé avec le texte grec ; il publia bientôt le résumé de ses observations et de ses recherches dans une lettre restée célèbre adressée au Ministre de l'intérieur d'alors, Chaptal.

Plus tard, en 1844, l'Allemand Lepsius trouva un nouvel exemplaire de la même inscription sur un obélisque à Philæ, laquelle ne fit que confirmer ce qu'on savait déjà, mais cette nouvelle preuve avait bien son importance (1).

(1) On peut voir l'inscription de Rosette avec un commentaire par Letrone in *Fragmenta historicorum Græcorum*, vol. in-8° ; Paris, Firmin-Didot, 1848.

#### V. — Egyptologues Français.

Champollion avait ouvert la voie, et une pléiade d'égyptologues poursuivit l'œuvre du maître. Nous mentionnerons plus particulièrement parmi les Français : Ch. Lenormant, Hector Horeau, Prisse, Girault de Prangey, Mariette-Bey, Maspéro, Chabar de Rougé, Pierret et d'autres encore.

De tous les égyptologues, celui qui a le plus contribué à la lecture des hiéroglyphes, c'est Champollion, qui mérite bien le nom de *déchiffreur des hiéroglyphes* que lui accorde Georges Eliers dans son bel ouvrage sur l'Égypte moderne (1) : « Les leviers dont avait besoin la science pour forcer la porte derrière laquelle était resté caché si longtemps le secret du sphinx étaient trouvés. Deux grands hommes, l'Anglais Thomas Young, qui s'était déjà distingué dans des sciences diverses, et François Champollion, en France, se mirent au travail en même temps, mais indépendamment l'un de l'autre. Le succès couronna leurs efforts à tous deux, mais Champollion mérite à meilleur droit que son rival le titre de déchiffreur des hiéroglyphes : ce que Young conquit par instinct, il le gagna par des procédés méthodiques et le poursuivit avec tant de bonheur qu'à sa mort, en 1832, il pouvait laisser une grammaire et un dictionnaire fort riches de l'ancien égyptien. Nous ne pouvons manquer de rappeler les belles paroles que Chateau-

(1) *L'Égypte, du Caire à Philæ*, par Georges Eliers, traduction de G. Maspéro ; Paris, Firmin-Didot, 1881, p. 46 et 47.

briand, — ce n'est pas peu dire, — prononça au sujet du savant passé trop tôt à l'immortalité : « Ses admirables travaux auront la durée du monument qu'il nous a fait connaître. » Voici le chemin qu'il prit pour arriver au but. Les noms hiéroglyphiques de Ptolémée et de Cléopâtre, s'ils rendaient réellement lettre par lettre les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, devaient renfermer plusieurs lettres communes. Dans Ptolémée le premier signe, un carré □, devait signifier P, et il se retrouvait en effet dans *C-l-e-opatra* au cinquième rang, c'est-à-dire à la place où on s'attendait à le rencontrer. De même, le troisième signe (le nœud de corde) de P.-t.-O.-lémée devait être un O, et le quatrième (le lion) un L ; et ces hypothèses furent reconnues exactes. »

Le Suédois Akerblad parvint, au moyen des noms de Ptolémée, Bérénice et Alexandre, à décomposer les groupes de lettres qui les formaient et lire ainsi un certain nombre de mots dont la langue copte lui fournit une explication, ce qui lui permit de dresser une sorte d'alphabet que Young prit pour point de départ de ses recherches, et qui permit à celui-ci de conclure à la possibilité d'un alphabet semblable utilisé pour écrire les noms étrangers dans les hiéroglyphes.

« Mais, dit M. E. de Rougé (1), de cette idée si juste et si ingénieuse en elle-même, il ne sut tirer aucun parti. N'ayant pu saisir les règles qui avaient été suivies dans l'écriture de ces noms propres, il manqua complètement l'analyse des cartouches de Ptolémée. Si

(1) *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des navigateurs, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

l'on ajoute à cette première idée d'alphabet sacré, des progrès assez notables dans la connaissance de l'écriture vulgaire, la part d'Young sera faite avec justice. Le peu de place que sa méthode tient dans la science hiéroglyphique se prouve clairement par sa stérilité ; elle ne produisit pas la lecture d'un seul nom propre nouveau, et l'on peut affirmer hardiment que tous les sceaux du livre mystérieux étaient encore fermés lorsque Champollion étendit la main pour les briser.

« Young n'avait reconnu que deux sortes d'écritures ; Champollion en distingue trois dans les manuscrits et il détermine immédiatement leurs principaux caractères. Il reconnaît d'abord l'enchaînement qui lie les hiéroglyphes signe par signe avec une très ancienne écriture abrégative cursive qu'il nomme écriture *hiératique*. Il signale les différences plus tranchées qui séparent de celle-ci l'écriture *démotique* ou vulgaire, et c'est lorsqu'il a la mémoire toute pleine de ces formes diverses et de l'esprit même de ces textes encore incompris qu'un nouveau point vient tomber entre ses mains : l'obélisque de Philæ lui est communiqué.

« La découverte des lettres égyptiennes employées pour écrire les noms étrangers n'était qu'un premier pas ; il suffit à Champollion pour ouvrir toutes les portes de l'écriture sacrée, à l'aide de nouvelles lettres hiéroglyphiques, et lit quelques mots de l'inscription de Rosette ; le sens lui en est connu par le texte grec ; l'interprétation de ces mots se trouve tout naturelle-

ment dans la langue copte, et l'antique idiome de l'Égypte est ainsi déterminé. »

Nous avons voulu mentionner ici l'opinion d'un Allemand et d'un Français pour bien démontrer ce que la science doit à Champollion, dont les travaux ont été le point de départ de tous les autres égyptologues, devenus ses disciples.

Grâce aux travaux de ces hommes éminents, les intrépides chercheurs ont pu fouiller avec un courage et une persévérance au-dessus de tout éloge ce qui concerne l'archéologie, la mythologie et la philosophie égyptiennes.

Mais quel immense labeur faudra-t-il encore accomplir pour arriver à donner des conclusions, pour établir dans toute sa vérité, dans toute son éclatante lumière, la science occulte (*l'art sacré*) des anciens Égyptiens ! Ce sera là une tâche immense, il est vrai, mais non impossible ; ce qu'il y faut, c'est un grand nombre de travailleurs acharnés, assidus et déterminés à accomplir cette œuvre éminemment utile.

#### VI. — Notre but.

C'est pour inciter à ces études et pour les favoriser par tous les moyens en notre pouvoir que nous commençons aujourd'hui dans l'INITIATION un modeste travail qui est pour ainsi dire le B A BA des études premières de l'occultisme égyptien, occultisme qu'on ne saurait comprendre à fond si on ignore les principes que nous allons exposer sous forme de manuel, afin de fatiguer le moins possible l'esprit du lecteur, de l'*étudiant*, devrions-nous dire.

Un certain nombre de nos lecteurs connaissent certainement en partie, du moins, ce que nous allons écrire, mais combien sont plus nombreux ceux qui ignorent ce qui fait l'objet de notre étude ! Ces derniers apprendront ; quant aux premiers aux *periti*, ils aimeront à se ressouvenir : *ament meminisse periti*.

### PREMIÈRE PARTIE

#### CHAPITRE I. — ÉCRITURE ÉGYPTIENNE

Commençons par l'étude de l'écriture égyptienne. Les caractères égyptiens ont ceci de particulier, qu'ils imitent avec plus ou moins d'exactitude des objets existant dans la nature ; c'est ce genre de caractère qui compose l'écriture hiératique ou sacrée des anciens Égyptiens, écriture dénommée par les anciens Grecs γράματα ἱερά, et mieux encore γράματα ἱερογλυφικά, d'où le terme de *caractères hiéroglyphiques*, sous lequel nous les désignons aujourd'hui.

A la grande rigueur, le nom de hiéroglyphiques ne doit être appliqué qu'aux seuls caractères sacrés *peints* ou *sculptés*, lesquels représentent des objets naturels, caractères dessinés avec le plus grand soin et qu'on distingue des hiéroglyphes linéaires et des signes abrégés.

#### I. — Écriture hiéroglyphique.

L'écriture hiéroglyphique ordinaire était employée pour les inscriptions monumentales, soit dans les édifices publics, soit dans les belles demeures privées ; ces signes étaient, nous venons de le voir, de vrais

dessins parfois assez complexes ; aussi, dans les manuscrits, pour faciliter la rapidité de l'écriture, on substitua aux hiéroglyphes dessinés un abrégé de l'objet représenté ; ce n'était plus pour ainsi dire que la structure, la carcasse de cet objet, ce qui permettait d'effectuer très rapidement, mais de façon très reconnaissable cependant, l'objet que le scribe voulait représenter. C'est ce genre d'écriture qu'on nomme *hiéroglyphes linéaires*.

Les hiéroglyphes sont l'écriture primitive égyptienne.

Tous les monuments égyptiens, depuis le colosse jusqu'à la plus petite amulette, tous à peu d'exceptions près, portent des hiéroglyphes ; il est donc facile d'y étudier les caractères, l'écriture et par suite les arts et la civilisation de l'antique Egypte, car ces inscriptions sont pour ainsi dire l'histoire même gravée du peuple égyptien, tant sont variées les représentations figurées.

Les hiéroglyphes linéaires des manuscrits étaient écrits, à l'encre noire ou rouge, sur des feuilles de papyrus lissées et collées bout à bout ; nous en parlerons plus loin.

En résumé, les hiéroglyphes linéaires servaient pour l'écriture usuelle, celle des manuscrits, absolument comme l'écriture démotique (voir plus loin, même chap., § III), tandis que les grands hiéroglyphes, correctement dessinés, furent toujours employés pour les inscriptions monumentales, et souvent comme moyen décoratif, comme on peut le voir plus loin, chapitre V.

## II. — *Écriture hiératique.*

L'écriture hiératique présentait la forme abrégée des objets représentés ; cette forme générale était parfois si abrégée qu'elle était une véritable *tachygraphie hiéroglyphique*. Il fallait donc pour l'écrire une grande sûreté de main, une longue habitude du dessin, ce qui nous explique l'habileté et la haute valeur des artistes-dessinateurs de l'Égypte, qui apprenaient ainsi à dessiner en même temps qu'à écrire, c'est-à-dire dès leur enfance. Il fallait donc s'exercer longtemps et longuement pour esquisser rapidement et sans confusion possible de si nombreux caractères, qui souvent ne se distinguaient entre eux que par de légères différences.

La caste sacerdotale soumit encore les caractères linéaires à une plus grande abréviation ; elle simplifia tellement la forme des caractères qu'elle créa pour ainsi dire une écriture nouvelle qui racheta par son extrême facilité à tracer les signes l'élégance et la richesse de l'écriture hiéroglyphique primitive. C'est cette seconde abréviation que les Grecs désignèrent sous le nom de *ἱερατικὴ* (*hiératique*), parce qu'elle fut imaginée probablement par la classe sacerdotale, ou du moins principalement employée par elle. — Ajoutons enfin que les caractères hiératiques sont généralement disposés en lignes horizontales et se succèdent de gauche à droite, et très rarement en colonnes verticales. Parfois certains manuscrits funéraires présentent à la fois dans le même texte un mélange de

caractères hiéroglyphiques proprement dits et de signes hiératiques.

### III. — *Écriture démotique.*

L'écriture démotique, bien que la plus répandue puisqu'elle était employée pour tous les actes civils, naissances, morts, mariages, contrats, ventes et achats, etc., cette écriture, disons-nous, est celle dont il nous reste le moins de spécimens; aussi est-elle moins connue. M. Brugsch a bien ouvert la voie à son déchiffrement par une grammaire démotique et un recueil de textes. C'est en cette écriture qu'on établissait les textes magiques et même les romans; il en existe un rédigé sous forme de conversation entre deux momies.

L'écriture démotique, dérivée de l'écriture hiératique, qui est elle-même l'abréviation première de l'écriture hiéroglyphique, est fondée sur les mêmes principes que celle-ci; elle comporte le même mélange d'éléments phonétiques et symboliques. Les décrets de Canope et de Rosette nomment l'écriture démotique *l'écriture des livres*; elle est fort difficile à déchiffrer pour plusieurs raisons; d'abord parce que souvent une même ligature répond à des groupes hiératiques différents, ensuite parce que généralement ces textes sont tracés avec de gros *Kasch* ou *Kaschamphâti* (roseau, calame ou pinceau), de sorte que les caractères sont gras et empâtés, ce qui rend très difficiles l'analyse et la *séparation* des éléments de chaque mot.

Donnons ici quelques exemples d'écriture. — Notre figure 1 montre la *couronne rouge* (coiffure) en

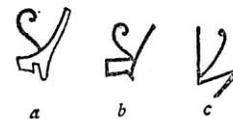


Fig. 1. — Couronne rouge.

trois écritures: *a* montre l'hieroglyphe pur, *b* l'hieroglyphe linéaire, et *c* l'hieroglyphe hiératique.

Notre figure 2 montre l'*Uraeus* qui est l'ornement

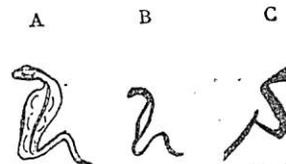


Fig. 2. — Uraeus.

habituel de la coiffure divine; c'est un aspic, en égyptien *hajé*. « Ce serpent, dit Horapollon (1), a la queue repliée sous le reste du corps; les Égyptiens l'appellent *ouravès*, les Grecs *βασιλισκος*, et son image en or est placée sur la tête des Dieux. » Notre figure en A montre l'Uraeus en hieroglyphe pur, en B en hieroglyphe linéaire, et en C en hiératique. — Notre

(1) HORAPOLLON, liv. I, *hiérogl.* 1.

figure 3 montre une femme assise à l'égyptienne dans

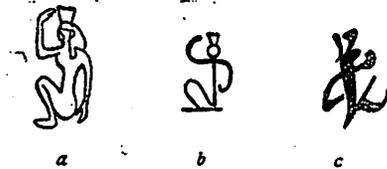


Fig. 3. — Femme assise à l'égyptienne.

les trois écritures différentes *a*, *b*, *c*. Notre figure 4 fait

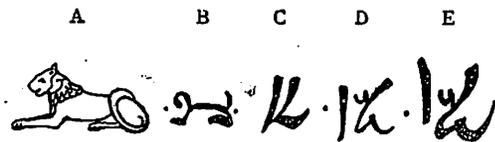


Fig. 4. — Lion couché.

voir le lion en A hiéroglyphe pur, en B en linéaire, en C, D, E en hiératique; enfin notre figure 5

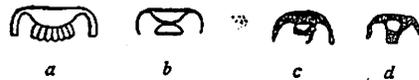


Fig. 5. — Le mot : Or, *noub* en égyptien.

reproduit le mot *noub*, or (1), en hiéroglyphe pur en *a*, en *b* en hiéroglyphe linéaire, et en *c*, *d* en hiératique. Cette dernière écriture, on le voit, devait être très diffi-

(1) Cet hiéroglyphe représente la toile dans laquelle, en l'agitant, on lavait les paillettes d'or. *Noub* n'était par le seul terme égyptien employé pour désigner le mot *or*, il y avait encore *saoui* et *sar*; en hébreu *ketem*.

cile à interpréter; il serait en effet difficile de reconnaître dans ce genre d'écriture la figure qui la symbolise. Quand nous traiterons de la numération un peu plus loin, nous donnerons un autre exemple et nous dirons pourquoi l'interprétation des figures hiératiques était si différente de l'objet réel.

#### IV. — Origine de l'écriture égyptienne.

À quelle époque remonte l'invention de l'écriture égyptienne? Il est bien difficile d'assigner une date et de rien préciser à cet égard; mais, par la perfection des formes des caractères que nous pourrions admirer sur les divers monuments que nous possédons, il nous est permis de conclure que cette invention remonte très avant dans l'histoire du peuple égyptien; elle a dû survenir dans les premiers temps de son origine même. — Au début, les images représentées devaient être des plus naïves, elles étaient loin d'avoir la finesse et la perfection que nous remarquons par exemple sur les grands sarcophages de basalte ou de granit du Musée du Louvre; ce n'est que par une longue pratique qu'elle a pu arriver à avoir la perfection qu'elle a atteinte et qui est consignée sur les monuments de la belle époque de l'art égyptien.

#### V. — Des différentes espèces de signes.

Après avoir décrit les divers genres d'écriture, il nous faut revenir à l'écriture hiératique pour dire

qu'elle compte trois classes de caractères nettement tranchées :

- a, *Les caractères figuratifs* ;
- b, *Les caractères symboliques* ;
- c, *Les caractères planétiques*.

Chacune de ces classes de caractères procède par des moyens différents à la notation des idées.

a. *Les caractères figuratifs* expriment l'objet, dont ils présentent à la vue une image plus ou moins fidèle ; ainsi le soleil est figuré par une circonférence avec un point central ; la lune, par un croissant ; l'homme et la femme, les animaux, par leur représentation respective.

Cette méthode de peinture des idées, la plus ancienne de toutes, a été désignée par les auteurs grecs sous le nom de *χυρολα γική κατὰ μίμησιν* ou méthode mimique, *méthode s'exprimant au propre par imitation* (1).

b. *Les caractères symboliques*, dits aussi *tropiques* (de *τροπή*, forme), se formaient suivant des méthodes diverses, par lesquelles le signe se trouvait plus ou moins ressemblant à l'objet servant à noter l'idée. — On procède à la formation des signes tropiques par *synecdoche*, c'est-à-dire en peignant la partie pour le tout : ainsi deux bras tenant l'un un trait, l'autre un bouclier, signifiaient une armée ou le combat (2) ; une tête de cheval, un cheval ; une tête de chacal, un chacal ; les prunelles de l'œil signifiaient les yeux ou même la tête entière.

(1) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, liv. V, p. 657, éd. Patter.

(2) HORAPOLLON, liv. II, *hiérog.* 5.

Ou bien encore l'écrivain procédait par *métonymie*, c'est-à-dire qu'on représentait l'effet pour la cause, l'instrument du travail pour le travail produit, la cause pour l'effet ; exemple : le feu était représenté par un réchaud ou par une colonne de fumée ; le jour par le Soleil, la nuit par la Lune ou les Etoiles ; l'écriture par un roseau (*calamus*) ou un pinceau réunis à une palette de scribe ou à une écritoire.

On procédait encore *par énigmes* en utilisant, pour exprimer une idée, la représentation d'un objet n'ayant que des rapports éloignés avec l'idée à exprimer : ainsi une feuille de palmier représentait l'année parce qu'on supposait que cet arbre ne donnait que douze feuilles par an ; une plume d'aile d'autruche représentait la justice parce que toutes les plumes de l'aile de cet animal sont, dit-on, égales ; une tige delis ou de glaieul signifiait la *région haute* ou la *Haute Égypte*, tandis que la tige ou la houpette du papyrus (souchet) désignait la région basse, la *Basse Égypte*, parce que le souchet croissait surtout dans les bas-fonds, dans les marécages, dans le delta.

Enfin, on procédait par *métaphores* ; on peignait un objet qui avait quelque similitude plus ou moins réelle avec l'objet qu'il s'agissait de désigner : ainsi on indiquait les airs, l'élévation par un épervier ; la priorité, la supériorité, la prééminence par la partie antérieure du lion ; la pureté, la vertu, la tendresse par une tête de coucoupha, parce qu'on croyait que cet animal nourrissait ses parents devenus vieux ou infirmes ; le scribe sacré, le *hiérogrammate*, était figuré par un chacal sur ses pieds ou posé sur un socle, parce que

ce fonctionnaire devait garder comme un chien fidèle les choses sacrées et les écrits qu'on lui confiait (1).

c. Les *caractères phonétiques* procédaient par la notation de la voix ( $\varphi\omega\nu\eta$ ) ou des articulations isolément exprimées, au moyen de caractères particuliers et non par la notation des syllabes, de sorte que la série de signes phonétiques constituait non un syllabaire, mais un véritable alphabet. — Les caractères phonétiques, considérés dans leur forme matérielle, furent des représentations, des images d'objets matériels, plus ou moins développés; le principe fondamental de la *méthode phonétique* consiste à représenter une voix ou une articulation par la représentation d'un objet physique dont le nom en langue égyptienne avait pour initiale la voix, le son ou l'articulation qu'il s'agissait de noter. — Que les caractères fussent idéographiques ou phonétiques, on lisait un texte égyptien comme nous lisons une page d'algèbre.

#### CHAPITRE II. — SIGNIFICATION DE DIVERSES FIGURES

Après avoir exposé la signification des divers caractères égyptiens, il nous paraît utile d'expliquer la signification des diverses figures.

LE ROI est représenté par un personnage ayant la tête couverte de la coiffure dénommée *Pschent*, qui est le symbole de la domination sur les régions supérieure et inférieure de l'Égypte; il tient dans la main un sceptre. — Ou bien encore par un personnage sur

(1) HORAPOLLON, liv. I, hiérog. 38.

le front duquel on voit attaché sur sa coiffure l'aspic ou serpent royal nommé *Uraeus*, insigne du pouvoir suprême. Ce même personnage peut être assis à l'égyptienne, le front toujours armé de l'*Uraeus* et tenant dans sa main un *pedum* ou bâton recourbé et un fouet; le premier de ces attributs divins est l'emblème de la modération, et le second de l'excitation.

Une troisième représentation du roi consiste en un personnage portant la coiffure du dieu Phtah, instituteur de la royauté, coiffure commune à ce dieu et aux souverains d'Égypte.

UNE REINE est représentée par une figure de femme coiffée du *Pschent* et tenant dans la main un fouet; disons en passant que le fouet et le *pedum* (bâton pastoral), lorsqu'ils sont employés isolément dans les textes hiéroglyphiques, expriment l'idée de roi, chef ou directeur suprême.

UN CHEF, UN COMMANDANT, UN AÎNÉ, en un mot le *premier personnage* d'une hiérarchie quelconque, est figuré par un homme debout tenant un sceptre dans sa main droite et une bourse dans sa main gauche, et réciproquement une COMMANDANTE, une aînée par une femme debout portant les mêmes insignes.

LE PRÊTRE, chargé du principal rôle dans ces cérémonies religieuses, est représenté par un homme debout, la tête complètement rasée et le corps couvert par une peau de panthère, insigne de ses fonctions.

LE PRÊTRE *chargé de faire des libations* est figuré par un homme debout, toujours à tête rasée, tenant de la main droite un vase à libations, duquel s'écoule de l'eau.

LE SCRIBE SACRÉ, *Grammate* ou *Hiérogrammate*, est représenté par un homme accroupi à la tête rasée, qui tient dans sa main droite ramenée sur la poitrine une palette d'écrivain, dénommée *καυδόν* chez les Grecs parce qu'elle servait aussi de règle (1).

LE SOLDAT, LE GUERRIER, *un membre de la caste militaire* sont figurés par un homme accroupi portant en bandoulière un carquois rempli de flèches, tenant dans sa main gauche une lance.

Nous ne mentionnerons pas d'autres exemples, car, on le conçoit, cela nous entraînerait fort loin, et nous passerons au groupement des objets figurés par les hiéroglyphes.

### CHAPITRE III. — GROUPEMENTS HIÉROGLYPHIQUES

Les objets figurés composant les hiéroglyphes ont été groupés par les égyptologues en seize genres principaux :

1. — *Corps célestes* : soleil, lune, étoiles, ciel ;
2. — *Hommes ou femmes* de tout âge dans des positions et des attitudes diverses ;
3. — *Divers membres ou parties du corps humain* : tête, yeux, oreilles, bouche, bras, mains, cuisses, jambes, pieds, etc. ;
4. — *Animaux domestiques ou sauvages* : bœuf, taureau, vache, veau, cheval, cynocéphale, chacal, gazelle, lion, etc. ;
5. — *Oiseaux* : aigle, épervier, chouette, hirondelle, ibis, geai, pluvier, etc. ;

(1) HORAPOLLON, I. I, *hiéroglyph.* 31.

6. — *Reptiles* : céraste, couleuvre, serpent, vipère, crocodile, grenouille, lézard, etc. ;

7. — *Certains insectes* : scarabée, scorpion, mante ou religieuse, libellule, abeille, etc. ;

8. — *Poissons* : latus, lépidote, oxyrynchus, etc. ;

9. — *Végétaux* : lotus et sa fleur, palmier et sa fronde, persea et son fruit, papyrus (souchet), etc. ;

10. — *Objets du costume ou vêtements* : diverses coiffures : pschent, couronne, mitre, bracelet, collier, pagne, sandales, etc. ;

11. — *Armes, insignes divers, meubles* : arc, flèches, traits, pedum, sceptre, fouet, lit funèbre, trône, coffre, sièges, etc. ;

12. — *Vases et ustensiles divers* : vase à brûler l'encens, vase à parfums, vase à libations, bassin, corbeille, natte, van, etc. ;

13. — *Instruments et ustensiles divers* : théorbe, palette d'écrivain, écritoire, calamus ou roseau à écrire, papyrus vierge, couteau ou grattoir, scie, hache, croix ovoïdée, faussement dénommée *ansée* (1) ;

14. — *Edifices et constructions divers* : obélisques, statue, stèle, autels, naos, *bari* (barque sacrée), pylônes, etc. ;

15. — *Formes géométriques et mesures* : carré, triangle, rectangle, pyramide, coudée, cercle, quart de cercle, etc. ;

16. — Enfin des *monstres* : sphinx, bélier à corps humain, urœus, etc.

Ajoutons que, dans chacun des groupes que nous

(1) Voir, au sujet de la *Croix ansée*, le n° 10 (juillet 1889) de l'*Initiation* et les n° 1 et 2 (oct. et nov. 1889).

venons de mentionner, il y avait des subdivisions, de sorte qu'on peut dire que les signes figurés étaient au nombre de près de deux mille.

CHAPITRE IV. — NOMS COMMUNS EXPRIMÉS  
SYMBOLIQUEMENT

Des signes symboliques ou tropiques remplaçaient souvent dans l'écriture égyptienne un grand nombre de noms communs; les caractères phonétiques ne notaient donc pas ici les sons de ces mots. Ainsi le *miel* était noté par une abeille et un vase; la *soif*, par un veau courant au-dessous duquel se trouvait le signe eau; le *mois*, par le croissant de la lune renversé au-dessous duquel se trouvait une étoile, etc., etc.

CHAPITRE V. — HIÉROGLYPHES EMPLOYÉS COMME  
DÉCORATION

Nous avons dit, chapitre I, § 1, que l'écriture hiéroglyphique était destinée aux monuments; nous ajouterons qu'elle était également utilisée pour leur décoration. Aussi les Egyptiens, en grands artistes qu'ils étaient, ne négligèrent rien pour augmenter l'effet décoratif des hiéroglyphes; ils employèrent la couleur pour enluminer les colonnes, les chapiteaux et les murs, sur lesquels se trouvaient les sortes de bas-reliefs fournis par les inscriptions; celles-ci sont tantôt peintes simplement sur une paroi lisse, tantôt gravées en creux avec ou sans couleur, enfin en relief méplat dans le creux même de la sculpture.

En résumé, l'écriture hiéroglyphique monumentale fut exécutée de quatre manières :

- 1° Sculptée et sans couleurs ;
- 2° Gravée avec ou sans couleurs ;
- 3° Sculptée et peinte ;
- 4° Dessinée sur des parois lisses à fond blanc ou de couleurs et peinte ensuite.

C'était seulement au moyen de teintes plates que les Egyptiens enluminaient leurs hiéroglyphes, et il y a lieu d'observer ici que certaines couleurs ou teintes étaient toujours employées conventionnellement pour représenter ou produire certains objets; par exemple, le *bleu* représentait le ciel, le *jaune* la lune, le rouge la terre, un bleu vert (*pers*) ou vert pâle (eau du Nil) l'eau.

Dans la figure humaine, les chairs sont en rouge d'un ton plus ou moins foncé, la tunique est blanche; la coiffure, quand elle ne se compose pas uniquement d'une perruque, est bleue. Quant aux plis de draperies, ils sont représentés par des traits rouges d'une grande ténuité dans les lumières et de traits renforcés, épais dans les ombres ou noirs.

Chez la femme, les carnations sont jaunes; leurs vêtements sont tantôt blancs, tantôt verts ou rouges.

Quand les signes hiéroglyphiques reproduisent les différents membres du corps humain, ils sont toujours colorés en rouge.

Les objets de bronze sont peints en vert, ceux de fer en minium, brun Van-Dyck (1) ou rouge brun;

(1) Ce terme est bien moderne, appliqué à l'Égypte, mais il a le mérite de bien définir le ton; c'est pourquoi nous l'employons ici.

les objets en bois, les charpentessont peints en jaune ; quant au bleu, cette couleur paraît avoir été surtout réservée aux formes géométriques et aux plans des édifices.

Nous n'insisterons pas ici sur la coloration et sur la peinture égyptienne ; nous aurons occasion d'en dire davantage quand nous nous occuperons des momies et de leurs boîtes, ainsi que des hypogées qui les renferment.

CHAPITRE VI. — NUMÉRATION

En général, les écritures chez les différents peuples admettent, pour l'expression des idées de nombre, des signes tout à fait différents du principe fondamental de ces écritures.

Les chiffres primitifs des Egyptiens, au contraire, participent de la nature générale de leur système graphique, et les différentes notations des nombres rentrent parfaitement dans chacune des méthodes au moyen desquelles procédaient les écritures égyptiennes relativement à la représentation des idées. Comme chez nous, les nombres égyptiens se divisaient en ordinaux, en cardinaux et en fractionnaires. Voici la série d'unité :

	I . . . . .	1
	II . . . . .	2
	III . . . . .	3
	II II . . . . .	4
	III II . . . . .	5
	III III . . . . .	6
	III III . . . . .	7
	III III . . . . .	8
III	III III . . . . .	9

Les unités étaient faites avec des barres pleines ou de petits rectangles, comme le montre notre figure 6.

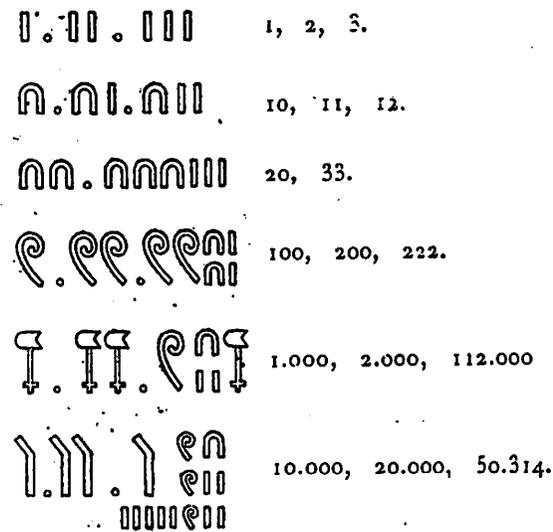


Fig. 6. — Numération.

Pour faciliter la lecture rapide, les Egyptiens séparaient les quatre barres des 4 en deux groupes, les 5, les 6, les 7 et les 8 en deux groupes, et le 9 en trois groupes, de sorte que l'œil saisissait très facilement le total exprimé.

Le chiffre 10 était exprimé par la courbe (un petit pont) que montre notre figure 6. Deux dix représentaient *vingt*; trois, *trente*; quatre, *quarante*, et ainsi

de suite. On combinait ensuite les dizaines et les unités, les dizaines entre elles et avec les unités, comme le montre notre figure 6; mais aussi on pouvait placer sous la figure de la dizaine les petits rectangles pour faire *douze*, *treize*, *quatorze*, etc.

Notre figure 6 montre la manière d'écrire, 20, 33, 100, 200, 222, 1.000, 2.000, 112.000, 10.000, 20.000, 50.314; la simple inspection de notre croquis fait comprendre l'économie générale de l'annotation numérique des Egyptiens. Le lecteur remarquera que le



Fig. 7. — Mille; quatre signes différents.

chiffre *mille* (fig. 7) s'écrivait en hiéroglyphes de quatre manières différentes.

Notre figure 8 montre écrits en signes hiératiques les nombres 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90. En jetant les yeux sur cette figure, le lecteur pourra se convaincre combien peu ces signes rappellent ceux que nous venons de leur montrer en hiéroglyphique.

Ceci montre d'une manière évidente que les prêtres voulaient bien être seuls à comprendre ce langage; car non seulement les signes ne ressemblent pas à l'hiéroglyphe pur ou linéaire, mais on voit encore que le même nombre est exprimé par deux, trois et quatre représentations différentes.

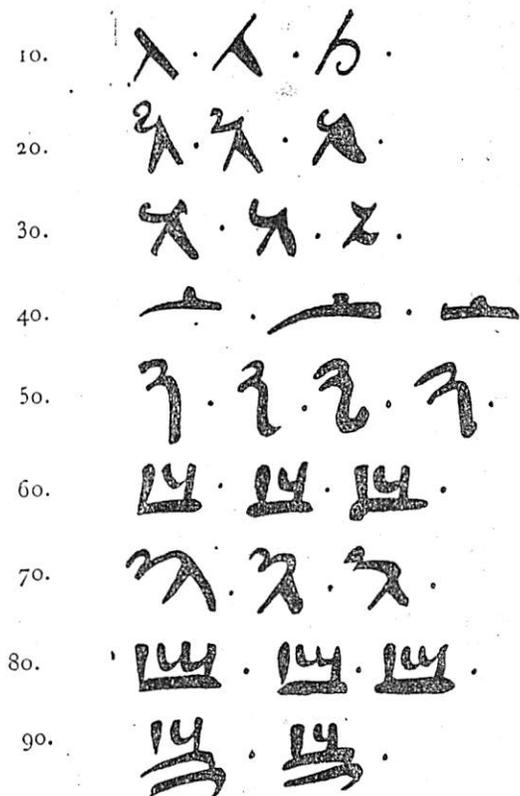


Fig. 8. — Chiffres hiératiques écrits de trois ou quatre manières différentes.

Enfin les nombres fractionnaires s'écrivaient comme les nombres ordinaux, mais ils étaient surmontés de ce signe d'un ovale plat très allongé :

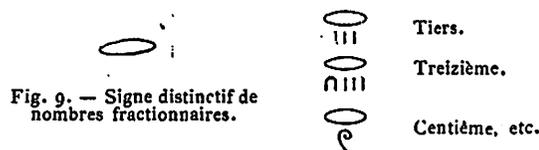


Fig. 9. — Signe distinctif de nombres fractionnaires.

J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)

## BIBLIOGRAPHIE

*L'Agonie d'une Société*, par A. HAMON et G. BACHOT. Albert Savine, éditeur, 3 fr. 50.

**C'**EST bien à une réelle agonie que nous font assister MM. Hamon et Bachot; agonie effrayante! celle d'une société..., la nôtre!

Leur livre est poignant et laconique comme un journal d'interne d'hôpital. Pas de phrases : des faits, des notes. Par moments le lecteur, écoeuré de tant de misères, de tant de hontes et de souffrances, veut douter; mais une astérisque s'offre à ses yeux : au bas de la page, une petite note sèche, une date, une statistique prouvent que tout cela n'est malheureusement pas une fiction, et le réquisitoire continue!

Nulle misère physique ou morale n'est épargnée. Scandales financiers, politiques et mondains défilent lugubrement : l'âme des riches, l'âme des classes dites dirigeantes apparaît sèche et noire, le corps des prolétaires apparaît tordu par les privations et la souffrance!

Le chapitre premier est plus particulièrement consacré aux misères morales; le chapitre deuxième, aux misères physiques; le troisième et le quatrième, aux questions européennes : politique, finances, armées, socialisme. Partout nous trouvons le même style de procès-verbal ou de réquisitoire; partout la même profusion de notes, de chiffres officiels et de preuves, qu'il s'agisse de scandales financiers, des tentatives d'accaparement de la Banque juive et de leurs graves conséquences économiques, comme dans le chapitre premier, ou qu'il s'agisse de la propriété foncière, de la loi d'airain des salaires et du triste sort des femmes et des enfants de prolétaires, comme dans le chapitre deuxième. Aussi ne saurions-nous trop recommander la lecture de cet ouvrage à ceux qui étudient les questions sociales; ils y trouveront, condensés en quelques pages, une mine de documents précieux.

Ceux que la question juive intéresse y trouveront également des renseignements très curieux; nous signalons tout particulièrement à l'attention du lecteur l'intéressant extrait de la *Russie Juive*, cette belle étude de M. Kalixt de Wolski, le père de M<sup>lle</sup> de Wolska la distinguée fondatrice de la *Bibliothèque des œuvres des femmes*, qui a su grouper autour de son nom les femmes les plus illustres de l'Europe. Cet extrait

jette un jour tout particulier sur la question juive et donne à réfléchir.

Mais à propos, pourquoi les auteurs font-ils de M. Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de la *France Vraie*, un juif? C'est une erreur. M. Saint-Yves d'Alveydre n'est pas juif. Cette qualification a dans tout le cours de l'ouvrage un sens trop peu flatteur pour que nous n'en relevions pas avec soin la fausseté dans le cas particulier.

Terminons en adressant à MM. Hamon et Bachot, au nom de l'*Initiation* tout entière, un sincère remerciement. Ils rappellent en effet que cette revue est au centre de ce faisceau de lumière et d'altruisme qui, émané du soleil de la science occulte, brille depuis quelques années de plus en plus large et intense au milieu des ténèbres de l'égoïsme.

C'est vrai! Autour du directeur de l'*Initiation*, autour de Papus se serre une phalange d'étudiants qui, s'inspirant des grands travaux des adeptes de la science secrète, Claude de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveydre, cherchent la solution de l'énigme sociale.

Ils la trouveront ; elle est dans ce divin ternaire :

AUTORITÉ! LIBERTÉ! SOLIDARITÉ!

JULIEN LEJAY.

---



---

## PARTIE LITTÉRAIRE

---

### HESPERUS

(Suite.)

---

#### II

LA VISITATION (Suite).

*Ce fut un soir, à l'heure, à la place où nous sommes,  
Un frisson secoua tout mon être, et des Voix  
Crièrent : Hespérus ! sois en esprit, et vois !*

*O clémence ! ô sacré déchirement du voile !*

*D'abord, comme un lever miraculeux d'étoile,  
Surgit dans l'Orient nocturne un point lacté,  
Tremblant espoir de jour, œuf grêle de clarté,  
Qui laissa lentement et plume à plume éclore  
Et blémir, comme un cygne ineffable, une aurore ;  
Et cette aube grandit, blanchissant tout le ciel  
D'un éblouissement profond, torrentiel,*

*Et sa splendeur d'argent fluide, atténuée  
 Dans une transparence éparse de nuée,  
 Doux abîme, sembla délicieusement  
 Un golfe merveilleux, couleur de diamant,  
 Où l'onde en un brouillard diaphane déferle  
 Sur des îles d'opale et des brisants de perle !*

*Et j'étais en esprit sur les monts.*

*Et voici*

*Que brillamment visible à mon œil éclairci,  
 Une forme d'enfant émana de l'aurore.  
 Candide nudité, front qu'un nimbe décore,  
 Elle marchait, avec un lis dans chaque main,  
 La pente d'un rayon lui servant de chemin.  
 Et, vieux, je saluai l'ange enfant.*

*Mais, grandie*

*Et splendide, lueur devenue incendie,  
 La vision sembla le fulgurant essor  
 D'un cavalier sonnant d'une trompette d'or  
 Sur un cheval ailé de neige comme un cygne.  
 Sous l'éphod que la règle hyménéenne assigne,  
 Elle avait dans les yeux l'inextinguible éveil ;  
 Écarlate, roulait de la gorge à l'orteil  
 Sa robe où des rayons tremblaient comme une frange ;  
 Et je levai les bras vers le beau jeune homme ange !*

*Mais Lui, le visiteur divin, le Messager  
 Qui monte un cheval-cygne et va dans l'air léger,  
 De cette voix qui fait la parole meilleure,*

*Et qui, frôlant d'abord l'ouïe intérieure,  
 Enivre le mental comme un parfum subtil :  
 « Sais-tu par quelle cause il m'a fallu, dit-il,  
 Me révéler enfant avant de t'apparaître  
 Tel que je suis ?*

*— C'est, dis-je, un signe qu'il faut être  
 Dans l'innocence avant d'être dans la beauté.*

*— Qui suis-je ?*

*— Ton Amour sans trêve alimenté ;  
 Car on devient selon qu'on aime.*

*— Qui m'envoie ?*

*— Le rémunérateur de l'espoir par la joie,  
 Le Trinôme-Jésus, seigneur des univers.*

*— Qui t'enseigna ?*

*— Mes yeux internes sont ouverts,  
 Et je suis, par la Grâce, une âme qui s'éveille.*

*— Ainsi tu pourras voir et toucher la vermeille  
 Des cieux perpétuels et purs ?*

*— Je le pourrai.*

*— Viens donc, s'écria-t-il, car Dieu t'a préparé ! »  
 Et, comme un aigle, enflant son vol aquilonnaire,*

*Prompt, tombe sur sa proie et l'emporte au tonnerre,  
L'ange, alors, m'enleva par la nuque, au delà  
Des sphères, vers les Cieux que saint Jean révéla,  
Pour qu'après Sperberus qui conçut le grand songe,  
Et Bœkme le Voyant, et Swedenborg qui plonge  
D'un front démesuré dans les gouffres divins,  
Un homme encor, niant la verge et les devins  
Des Molochs et leur verbe imposteur qui ricane,  
Expliquât, l'ayant vu de ses yeux, chaque arcane,  
Et montrant le chemin de la jeune Sion  
Aux enfants de l'exil et de l'affliction,  
Leur dit : « Lavez, lavez, ô race repentie,  
Vos vêtements obscurs dans le sang de l'hostie,  
Car il faut se vêtir de blanc pour le festin,  
Et Dieu vous donnera l'étoile du matin ! »*

*Tel, pendant qu'à nos pieds la ville morne et lasse  
Déroulait pesamment sa ténébreuse masse  
Et que les arbres noirs tremblaient autour de nous,  
Tel, sous les cieux profonds s'étant mis à genoux,  
Les yeux extasiés, les bras en croix, au faite  
De l'Abendthor, parlait le nain, obscur prophète.*

CATULLE MENDÈS.

(A suivre.)

---

## L'ÉLIXIR DE VIE

(Suite.)

---

« — Quel âge avez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

« — Vingt-six ans, lui répondis-je.

« — Vous travaillez trop, reprit-il. Vous vous dépensez trop vite et trop tôt. Prenez garde, économisez-vous.

« Je ne comprenais guère, me sentant jeune et vigoureux, sous cette réserve qu'après l'effet singulier dont je viens de te parler je ressentais une sorte de lassitude, comme après un excès.

« J'essayai de revenir au sujet qui m'avait amené. Mais il m'interrompit.

« — N'attendez rien de moi, me dit-il avec une certaine rudesse. En l'état actuel des connaissances, ou plutôt en face de l'ignorance universelle, il m'est interdit de communiquer à qui que ce soit ce que je sais.

« — Mais pourquoi donc ? m'écriai-je. Pourquoi ne pas nous aider, nous les jeunes gens, à lutter contre les stupides routines ?

« — Pourquoi ? acheva-t-il en se levant et en dardant sur moi ses yeux dans lesquels brillait une flamme ; parce que... parce que ma science est un crime !

« Et alors, sans que j'eusse insisté, il se mit, en un discours d'une éloquence stupéfiante, à me tracer un

tableau complet, encyclopédique, de la science actuelle. Il n'était pas un système, pas une théorie, pas une découverte qu'il n'eût étudiée et vérifiée. Et avec une verve sarcastique qui parfois devenait féroce, il flagellait les préjugés, les timidités, les lâchetés qui arrêtaient tous les travailleurs au seuil de la science réelle. Prophète inouï, il me prédit, il y a de cela dix ans, les quelques progrès que nous avons accomplis depuis lors ; il voyait — positivement — au delà de notre horizon, et cela sans charlatanisme, par la force de déductions dont j'appréciais moi-même la justesse. Et quand il eut terminé, il ajouta, en me congédiant d'un geste :

« — Je vous refuse ma science, qui est criminelle... Oui, criminelle ! car elle augmente, elle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour la vie, fait les vainqueurs et les vaincus.

« Sur cette parole énigmatique, je dus me retirer, emportant, je l'avoue, une impression d'admiration terrifiée. Oui, en ces quelques minutes d'entretien, cet homme m'était apparu comme un être surhumain, à la fois superbe et sinistre. Y avait-il là prédisposition nerveuse ? C'est possible. Cependant, si je voulais peindre d'un mot l'étrange concept qui avait jailli de son cerveau, tout à coup, sans raisonnement, comme ces mots qui parfois obsèdent la mémoire sans cause appréciable, je te dirais — ne ris pas de moi surtout — que cet homme m'avait produit l'effet d'un vampire savant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Aujourd'hui encore, je serais bien embarrassé de l'expliquer nettement. Cherche si tu veux !

« Là-dessus, il est tard. Rentrons.

« — Encore un mot, dis-je. As-tu revu M. Vincent ?

« — Oui, plusieurs fois je l'ai rencontré, tantôt vieux, brisé, comme il nous est apparu ce soir ; tantôt, au contraire, rajeuni, vivace, rosé, robuste.

« — Et tu le crois centenaire ?

« — Rappelle-toi les dates que je t'ai citées, et conclus. »

Un instant après, nous nous séparions, et bientôt seul, chez moi, à la lueur de ma lampe, je reprenais l'étude interrompue.

On a souvent ri de la rapidité avec laquelle les enfants passent d'une idée à une autre. Au moment où toute leur attention est concentrée sur un fait, voici qu'une mouche s'envole et, soudain, le cours de leurs pensées est modifié, et ils oublient ce qui, à la minute précédente, excitait si fort leur intérêt.

Des enfants aux hommes, la différence est-elle, après tout, si grande ? L'importance des faits qui détournent l'attention des uns et des autres est, en réalité, équivalente et a pour mesure commune l'intensité diverse de leurs sensations. La course d'un chat nous laisse indifférents et ne nous trouble pas ; mais une jupe qui passe nous arrache à nos réflexions de l'heure et parfois nous emporte bien loin du chemin que nous suivions.

Puis-je dire quelles circonstances m'empêchèrent de donner suite au dessein bien net que j'avais formé de revoir M. Vincent et de l'étudier de plus près ? J'en serais fort embarrassé. Des impressions nouvelles, les unes futiles, les autres plus graves, s'étaient

superposées à celle-là : à peine si, de temps à autre, le souvenir de l'étrange personnage traversait ma mémoire, mais à la façon d'une vision vague et sans contours précis.

Des semaines, des mois, deux années passèrent et amenèrent dans ma situation d'importants changements : mon père était mort, me laissant une petite fortune amassée sou à sou, avec cette ténacité superbe du paysan qui se prive de tout pour assurer l'avenir de l'enfant. La clientèle était venue, et j'avais renoncé à mes projets de professorat. Enfin je m'étais marié et, dans les délais légaux, mais rigoureux, je fus père d'une adorable petite fille.

On devine si M. Vincent et sa science-crime étaient loin de ma pensée. Et encore, et encore les années s'écoulèrent. L'aisance était venue ; mes études sur les maladies nerveuses, mes expériences sur les hystériques avaient fait quelque bruit. Ma fille grandissait de plus en plus adorable et adorée. J'étais heureux, et cependant j'avais une histoire, car les Académies accueillaient mes communications, et les *Revue*s les imprimaient. Une épidémie de choléra m'avait mis définitivement en lumière et m'avait signalé à la bienveillance rubanière du gouvernement.

Il y avait justement dix ans que j'avais passé quelques heures à deviser sur un trottoir, avec mon ami et maître Gaston, sur le personnage en question, et j'avais oublié jusqu'à son nom, quand le hasard, qui dispose toute notre vie, me le rappela en des circonstances encore plus bizarres que la première fois.

Un de mes confrères, le docteur F..., directeur

d'une maison de santé, m'écrivit un billet pour me prier de passer chez lui — à loisir — dans le but d'examiner une de ses malades.

Me trouvant alors surchargé de besogne, je tardai de quelques jours à me rendre à son invitation. Mais sur une nouvelle lettre plus pressante, je me hâtai d'aller chez lui. Le cas dont il désirait m'entretenir était des plus intéressants et rentrait exactement dans la spécialité des études auxquelles je m'étais voué. Il s'agissait du très curieux phénomène du dédoublement de la personnalité, et, pendant plusieurs heures, nous nous livrâmes à des expériences d'un intérêt toujours grandissant. Mais, craignant de fatiguer la malade outre mesure, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Nous descendîmes dans le jardin qui précède le magnifique établissement que toute l'Europe connaît et admire, et lentement mon confrère me reconduisait, me communiquant le résultat de ses observations personnelles sur le sujet que nous venions d'examiner.

Au moment où nous allions franchir la grille d'entrée et échanger la poignée de main d'adieu, un petit garçon déboucha d'une allée de lauriers et de troènes et, courant vers le docteur, se jeta dans ses bras.

Celui-ci le souleva, et me dit :

— Monsieur mon fils... huit ans... et une bonne nature.

C'était un très joli enfant, aux traits délicats, mais qui me parut un peu pâle. Je le caressai en songeant à ma petite fille, si rose et si fraîche, et je dis :

— Pourquoi donc courais-tu si vite? On dirait que tu te sauvais?

Question banale et à laquelle je n'attachais aucune importance.

— Oh! c'est pour rire! fit le gamin. C'est pour taquiner M. Vincent...

— M. Vincent! m'écriai-je; quel M. Vincent?

Ce nom avait vibré en ma mémoire comme un coup de clairon.

L'enfant répondit avec une certaine irritation:

— Pardi! il n'y a qu'un M. Vincent... c'est papa Gâteau!

Papa Gâteau! On appelait ainsi un M. Vincent, il y avait dix ans.

— C'est un bien singulier personnage, ajouta mon confrère.

— Serait-ce Vincent... Thévenin?

— Lui-même. Vous le connaissez?...

— Il n'est donc pas mort!

— Ah! vous aussi, fit le docteur en riant, vous le croyiez disparu. Point. Cent dix à cent quinze ans, mon cher. Qu'on dise après cela que la folie n'est pas un brevet de longévité!

— Et depuis quand est-il dans votre maison?

— Depuis quatre mois environ. Et il y est entré en des circonstances bien curieuses que je vous raconterai demain; car, pour aujourd'hui, ma journée quotidienne me réclame. Il est six heures...

— Six heures! moi aussi je suis en retard. A demain, nous causerons de M. Vincent.

— A vos ordres, cher confrère.

Je me jetai dans ma voiture, dont la portière se referma sur moi. J'étais dans un singulier état d'agitation, mordu d'une indicible curiosité. En une seconde, j'avais revu tout le passé, le petit appartement dans lequel j'attendais patiemment un client trop retardataire, puis la pauvre mère accourant et m'appelant à l'aide, puis ce lit funèbre où gisait la jeune fille. Je me demandais si aujourd'hui, en face du même problème de mort, je serais plus habile qu'alors. Et, en vérité, je frissonnais, me disant qu'aujourd'hui comme alors je ne comprenais rien à cette catastrophe. J'essayais de sauver mon orgueil, en supposant que certains symptômes avaient échappé à mon diagnostic qui maintenant me frapperait au premier coup d'œil. Et je sentais que je me mentais à moi-même. Non, je n'avais rien deviné et, fûssé-je appelé demain dans des conditions identiques, je ne devinerais rien!

A cette souffrance d'amour-propre, à ce regret sincère du travailleur, se juxtaposait alors le souvenir de M. Vincent, de cet être falot, presque fantastique qui vivait, vivait encore, vivait toujours, en dépit de la sénilité abominable qui nous avait si fort troublés, Gaston et moi, alors que nous le suivions par les rues.

Par quel miracle avait-il résisté au poids écrasant d'un siècle, auquel venaient encore s'ajouter dix années! Je me rappelais les paroles inexplicables que m'avait rapportées Gaston:

« Ma science criminelle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour [la vie, fait les vainqueurs et les vaincus. »

Et aussi ce mot échappé à mon ami, comme l'expression d'une idée réflexe : « Un vampire savant. »

Ces mots accouplés ne présentaient en réalité aucun sens à mon intelligence : mais je les répétais mentalement avec une sorte d'horreur, comme les termes d'un problème insoluble, expression d'une algèbre inconnue.

Jusqu'à mon retour en mon cabinet, il me fut impossible de me soustraire à cette obsession. Par bonheur, le travail, puis les occupations de la soirée, puis le sommeil eurent enfin raison de cet état anormal. Au matin, la hantise s'était évanouie et, de toute cette émotion, je n'avais conservé qu'un prurit de curiosité qui n'avait plus rien de maladif.

A l'heure convenue, je me présentai de nouveau chez le docteur F..., qui me parut soucieux. L'interrogeant avec un intérêt dicté par la sincère sympathie qu'il m'inspirait, j'appris que depuis quelque temps la santé de son fils lui donnait de vagues inquiétudes. Il coupa court d'ailleurs à ces confidences, repris par la passion du chercheur, et nous nous rendîmes à l'infirmerie auprès du sujet que nous avions déjà examiné la veille. Nous restâmes plusieurs heures absorbés dans l'étude des stupéfiantes manifestations de la catalepsie et de l'hypnotisme. Puis nous revînmes dans le cabinet du docteur afin de coordonner nos observations.

— Maintenant, lui dis-je, permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis hier de me parler plus longuement de votre pensionnaire, M. Vincent.

— Je ne vous ai pas oublié, et je ferai mieux que

de vous exposer mes souvenirs. J'ai l'habitude, à l'entrée de mes clients, de relater par écrit les circonstances intéressantes de notre première entrevue.

Le docteur se leva, ouvrit un carton et en tira quelques feuilles de papier qu'il me remit, en ajoutant :

— Lisez, pendant que je vaquerai à quelques occupations nécessaires. Je reviendrai tout à l'heure.

Resté seul, voici ce que je lus :

« Aujourd'hui 15 avril 188., à six heures du soir, on me présenta la carte d'un visiteur qui réclamait un entretien immédiat. Elle portait ce nom : *Vincent de Bossaye de Thévenin, de la faculté de médecine de Paris*. J'eus un mouvement de surprise. Comme aliéniste, j'ai dû m'occuper spécialement de l'histoire du magnétisme animal, et je me rappelai avoir été frappé de ce nom, à une époque déjà lointaine. Il me semblait qu'il devait être porté par un contemporain de mon grand-père ou tout au moins de mon père. Je donnai ordre d'introduire immédiatement la personne qui avait remis cette carte, et un instant après je vis entrer un vieillard portant dans tout son être la trace non équivoque de la décrépitude, quoique sur le visage parcheminé subsistassent des vestiges singuliers d'une fraîcheur inaccoutumée. La marche témoignait encore d'une certaine vigueur.

« M. Thévenin s'inclina, je lui rendis son salut en lui désignant un siège, puis je le priai de me faire connaître le motif de sa visite.

« — Je viens, me dit-il d'une voix qui n'avait point de tremblement sénile, je viens vous prier de

me prendre comme pensionnaire... Oh ! payant, bien entendu, ajouta-t-il vivement, comme pour répondre d'avance à une objection possible.

« — Pardon, lui dis-je, mais vous êtes bien le docteur Thévenin ?...

« — L'ancien élève de Mesmer, l'ami de Puységur. C'est bien moi.

« — Vous devez être très âgé ?...

« — J'ai cent neuf ans...

« — Ne prenez point pour une défaite l'objection que je dois vous faire. Ignorez-vous que ma maison est spécialement destinée aux aliénés !

« — Je le sais, me dit-il. Ma demande n'en est que mieux justifiée. Je suis fou.

« Bien que je sois accoutumé à bien des excentricités, celle-ci me parut dépasser quelque peu les bornes.

« — Vous me permettrez d'en douter, lui dis-je. Vous me paraissez en possession de toute votre raison.

« — Vous vous trompez, ajouta-t-il avec le même calme, je suis fou et, j'appuierai sur ce point, un des fous les plus dangereux qui existent.

« — Soit. Mais puisque vous êtes médecin, et des plus savants, je le sais, vous avez sans doute analysé votre état et pouvez aisément me donner les raisons de votre affirmation si péremptoire.

« Il fixait sur moi ses yeux d'une pénétration étrange. Je compris comment dans la force de l'âge, cet homme avait dû être un des plus fervents et des plus convaincus adeptes du magnétisme. Il garda le

silence pendant quelques minutes, se livrant complaisamment en quelque sorte à mon observation.

« Je repris alors :

« — En ce moment, sans doute, vous sentez que vous vous trouvez en ce que, acceptant votre hypothèse, j'appellerai un moment lucide ?

« — C'est une erreur.

« — Cependant je crois avoir quelque expérience, et je ne découvre en vous, en votre physionomie, en votre regard, aucun signe caractéristique de l'aliénation mentale.

« — Les folies les plus dangereuses, dit-il, sont celles que nul œil humain ne peut deviner.

« Et il ajouta, d'une voix basse à peine perceptible :

« — Il y a cinquante ans que je suis fou et personne, parmi les plus savants, n'a soupçonné mon état.

« — Mais enfin, cette folie, m'écriai-je, en quoi consiste-t-elle ? Avez-vous des visions ? Evoquez-vous les morts ? Croyez-vous être Mahomet ou Jésus-Christ ? Etes-vous de verre ? N'êtes-vous pas vous-même ?...

« — Je suis, reprit-il nettement, l'homme qui peut ne pas mourir et qui, jusqu'à ce jour, ne l'a pas voulu.

« — Ainsi, selon vous, c'est grâce à votre seule volonté que vous êtes parvenu à vivre cent dix ans ?

« — C'est cela.

« — Vous possédez des moyens infailibles pour prolonger la vie humaine ?

« — Non pas la vie d'autrui, mais la mienne.

« — Le grand œuvre ! m'écriai-je, la pierre philosophale...

« — Point d'alchimie, dans le sens où vous l'entendez.

« — Et ce moyen, êtes-vous disposé à me le faire connaître ?

« Je constatais maintenant que j'avais affaire à un genre spécial de monomanie raisonnante, et je m'efforçais de pousser le sujet plus avant sur son propre terrain.

« — Je ne puis rien vous dire, reprit-il sans s'émouvoir, pour deux motifs...

« — Lesquels ?

« — Le premier, c'est qu'en vous dévoilant mon secret je courrais grand risque, en l'état actuel de la société, d'être traité comme un des pires criminels...

« — Mais, vous-même, vous reconnaissez-vous coupable ?

« — Non, en raison des lois supérieures de la lutte pour la vie. Oui, en face des préjugés régnants...

« — Avez-vous tué ?

« — Oui, me répondit-il sans hésiter.

« — Vos crimes ont-ils été découverts... ?

« — Non.

« — Ont-ils donné lieu à des poursuites contre des innocents ?

« — Non.

« — Cependant, vos victimes... que sont-elles devenues ? Les avez-vous fait disparaître ?

« — Non.

« — Et nul ne s'est aperçu qu'elles étaient mortes de mort violente ?

« — Personne.

« La folie se caractérisait de plus en plus.

« — Vous m'avez parlé de deux motifs qui vous imposaient le silence. Quel est le second ?

« — Je me tais, reprit-il d'un accent solennel, parce que, de deux choses l'une : ou, connaissant mon secret, vous seriez impuissant à vous en servir, ou, étant parvenu à en user, vous commettriez les crimes que j'ai commis...

« — Sans doute, fis-je en souriant, quelque préparation vénéneuse qui ne laisse aucune trace ?

« — Ne cherchez pas. Vous ne pourriez trouver. D'ailleurs coupons au court. Je viens chez vous, aliéniste, et je vous dis : « Je suis fou, fou dangereux. Voulez-vous m'interner ? »

« — Une entrée volontaire vous donnerait droit à une sortie volontaire. Je ne puis vous admettre chez moi qu'à la condition d'avoir toute autorité sur vous. Pour cela il vous faudra vous soumettre à l'examen de deux médecins dont le certificat sera ma garantie. Acceptez-vous cette condition ?

« — Oui. Mais, à mon tour, je pose mes conditions.

« — Je vous écoute.

« — Mon but, en entrant chez vous, est de mourir. Tant que je serai libre, je suis sûr de vivre, n'ayant pas le courage de ne point user de mon secret. Ici, je ne pourrai le faire, et alors la nature agira seule. J'exige d'être traité comme vos autres pensionnaires,

à cette seule différence près que personne du dehors ne sera admis auprès de moi.

« — Avez-vous des parents, des amis ?

« — Je suis seul, tout seul. Nul n'a autorité sur moi.

« — Je puis vous assurer que votre désir sera respecté, à moins que l'administration supérieure n'exige votre comparution...

« — Oh ! cela m'importe peu. Donc, que personne, en dehors de vous et de vos infirmiers, ne parvienne jusqu'à moi. D'autre part, je puis vous affirmer que nul ne s'apercevra de ma folie, que je n'aurai ni accès de fureur, ni fantaisies excentriques. D'ailleurs, si vous observez fidèlement le traité que nous signons ici, dans trois mois... je serai mort.

« — Vous savez que la surveillance exercée par les gardiens écarte toute possibilité de suicide.

« — Oh ! ils ne pourront rien contre moi.

« — Vous savez encore qu'avant d'être interné dans le local que vous aurez choisi vous serez fouillé, visité si exactement qu'il vous sera impossible de conserver n'importe quelle substance vous permettant de vous donner la mort.

« — On ne me dépouillera pas de mes cent dix ans, fit-il en souriant pour la première fois depuis le début de notre entretien. Je connais la provision de vie qui reste en moi... douze semaines environ.

« Toute discussion étant inutile, je n'avais plus qu'à accepter mon étrange client, qui fixa lui-même des prix très élevés, en échange desquels il réclamait un grand confortable... »

Ici se terminait le manuscrit du docteur. En marge était inscrite cette note : « Pavillon 2, n° 17. »

J'avais lu ces lignes avec un intérêt profond, et, quand j'eus terminé, j'éprouvai un sentiment de déception. M. Vincent restait pour moi non moins énigmatique que par le passé.

Mon confrère rentra.

— Eh bien ! me demanda-t-il. Que pensez-vous de l'ancien mesmérisme... ?

— Je ne sais trop que vous répondre. Il y a là une folie peu ordinaire. Mais j'y songe, M. Thévenin est entré ici le 15 avril, et nous voici au 10 septembre. Or, il est encore vivant : son diagnostic infallible l'a donc trompé.

— Absolument.

— Comment s'est-il comporté depuis qu'il est votre hôte ?

— Comme interné, je n'en ai jamais rencontré de plus docile ni d'un commerce plus agréable. Il s'est prêté d'abord de la meilleure grâce à l'examen de deux de mes confrères, qui n'ont pas hésité à confirmer mon diagnostic de monomanie. C'était en fait un exemple assez banal de rectitude raisonnée sur tous les points, sauf un seul. Donc, sa situation étant régularisée, je n'eus plus d'autre but que de lui rendre ses dernières années — ou ses derniers mois — aussi agréables que possible. Je l'ai installé dans un pavillon isolé, avec un jardin assez spacieux. Deux infirmiers sont attachés spécialement à son service. Il s'est composé une bibliothèque scientifique des plus curieuses et paraît travailler. Un seul détail

prouve le dérangement d'esprit. Pendant quinze jours de suite, il a passé plusieurs heures étendu nu sur la terre. Il m'avait d'ailleurs prévenu, ajoutant qu'il tentait une expérience. Comme c'était en juin, pendant une période réellement caniculaire, je ne crus pas devoir m'y opposer. Il y renonça bientôt de lui-même.

— Pendant le premier mois, je ne remarquai en lui aucun changement. Mais, à partir du milieu de mai, les symptômes de décrépitude commencèrent à se manifester et quand, en juin, il fit sa très singulière expérience, je crus véritablement qu'il avait bien prévu la date de sa mort en la fixant à trois mois. Quand l'accès de nudité — passez-moi l'expression — fut passé, nous reprîmes nos relations ordinaires. J'avoue que j'ai rarement rencontré chez un de mes confrères autant d'érudition et de hardiesse dans les aperçus. Si cet homme n'avait pas la double monomanie du magnétisme et de ce que j'appellerai sa prétendue volonté vitale, je le proclamerais un des plus grands savants d'aujourd'hui. Vers les premiers jours de juillet, je m'aperçus que ses forces déclinaient de plus en plus, sans d'ailleurs que la lucidité de son esprit diminuât. Seulement j'avais pitié, je l'avoue, de ce centenaire, seul, abandonné de tous, et qui passait ses dernières journées assis sur un fauteuil, cherchant le soleil revivifiant. Je m'aperçus un jour qu'il adorait les enfants, et j'amenai mon petit garçon auprès de lui. Je ne saurais vous décrire l'expression de joie qui éclaira son visage. Si je ne l'eusse aussi bien connu, j'aurais été presque effrayé de la

leur qui tout à coup passa dans ses yeux. Quant à mon petit Georges, sa sympathie n'hésita pas. Il courut à lui, comme s'il l'eût connu depuis de longues années. Ce fut une amitié subite, comme en conçoivent souvent les enfants. Et depuis lors il n'est pas de jour où Georges ne passe plusieurs heures auprès de lui. L'effet de cette distraction a été tel sur le centenaire qu'en vérité depuis lors il semble avoir retrouvé une nouvelle jeunesse... Oui, c'est comme un sang restauré qui coule dans ses veines. Sa maigreur a disparu, et je ne m'étonnerais pas qu'il eût un bail prolongé avec la vie. C'est une organisation étonnante.

— Mais ne me disiez-vous pas, lorsque je suis arrivé, que votre fils vous causait de son côté quelque inquiétude ?

— Oh ! un peu de faiblesse, la fatigue de l'été... et puis la croissance. Je suis tranquille. Il y a deux mois, il avait trop de fraîcheur. Cela reviendra.

Depuis quelques instants, j'étais saisi du désir de revoir ce singulier personnage que j'avais aperçu seulement dans des circonstances assez bizarres. J'en fis part à mon confrère. Mais il me fit observer que l'engagement pris par lui s'opposait à ce qu'il y satisfît. Ne s'était-il pas formellement interdit d'introduire auprès de M. Vincent toute personne qui ne ferait pas partie du personnel de l'établissement ?

Je n'avais qu'à m'incliner. Je n'insistai pas, et je pris congé de mon confrère, bien résolu d'ailleurs à écarter définitivement de mon esprit les idées incohérentes, presque folles, qui me hantaient douloureusement.

Oui, j'avais en moi je ne sais quelle épouvante inexplicable qui tenait du vertige. Comme Pascal, je voyais un gouffre ouvert devant moi et, au fond, tout au fond, j'apercevais une face ricanante qui avait les traits de l'élève de Mesmer !

## IV

J'avais repris mes occupations et encore une fois perdu le souvenir agaçant de ce personnage quand, au matin d'un des premiers jours de novembre, je reçus une dépêche qui me causa une indicible émotion.

Elle était signée du docteur F..., et ainsi conçue :  
« Mon enfant se meurt. Je fais appel à tous mes amis. Venez. »

Je bondis hors de mon fauteuil et, quelques instants après, je sautais dans une voiture dont le cocher, alléché par la promesse d'un fort pourboire, fouettait vigoureusement son cheval.

Je ne puis dire que cette dépêche me surprenait. Cachée sous les préoccupations de chaque jour, dont je me faisais un rempart contre les visions du ressouvenir, il était une pensée latente dont il me semblait que cette nouvelle fût l'explosion.

La silhouette de M. Vincent, gravée dans les lobes de mon cerveau, se liait invinciblement à celle d'un enfant, de cette pauvre fille que j'avais vue là-bas, morte avant d'être mourante, et qui m'avait laissé cette impression — absolument nulle au point de vue de la science vraie — d'un arrachement de la vie, de la force animique.

Et voici que, cette fois encore, l'apparition de ce centenaire, entêté à vivre, se confondait avec celle d'un enfant, si vigoureux, paraît-il, six mois auparavant, et mourant aujourd'hui !

Si long que fût le trajet, je n'en eus pas conscience, tant j'étais absorbé dans mes méditations, et, quand la voiture s'arrêta, quand le cocher, étant descendu, ouvrit la portière en me criant : « Bourgeois, nous y sommes ! » je descendis en chancelant comme un homme ivre, ne sachant ni où j'étais, ni où j'allais.

Ce fut instinctivement, et rien qu'instinctivement, que, salué par le concierge, je m'engageai dans la longue allée d'ormes qui conduisait au bâtiment principal.

Lorsque j'arrivai au perron, un infirmier, qui semblait faire sentinelle, me reconnut : sans même me demander mon nom, il me précéda dans la maison et, ouvrant une porte, m'introduisit dans un salon où, du premier coup d'œil, je reconnus quatre de mes confrères, sans doute appelés comme moi par dépêche, et qui me serrèrent silencieusement la main.

Après un court temps de silence que je ne cherchai pas à troubler, incapable que j'eusse été de prononcer deux mots sensés, un d'eux prit la parole.

Ils avaient examiné l'enfant. Tous avaient constaté que les organes étaient sains et qu'ils ne présentaient aucun caractère de nature à faire redouter un dénouement fatal. Cependant, en dépit de ce diagnostic qui leur était commun, ils ne se dissimulaient pas que la situation était grave : il y avait dans le pauvre petit comme une exhaustion (ce mot me frappa) des facultés

vitales, et cela sans qu'une lésion appréciable expliquât cette dégénérescence.

A ce moment, le père nous rejoignit: il était dans un état de désespoir qui faisait peine à voir. Ayant perdu deux ans auparavant une femme qu'il adorait, il avait reporté toutes ses affections sur ce petit être qu'un mal inconnu lui enlevait tout à coup. Il m'aperçut, vint à moi, voulut me parler: mais, empêché par les sanglots qui emplissaient sa gorge, il me prit par la main et m'entraîna.

Un instant après, j'étais auprès du lit; et muet, glacé, je reconnaissais avec horreur ces mêmes apparences qui, il y avait dix ans de cela, avaient laissé dans mon esprit un trouble ineffaçable. L'enfant ne bougeait plus, semblait exsangue. C'était un épuisement total, comme si tout son sang eût coulé par une blessure invisible: et l'illusion était si complète que je demandai, en balbutiant, au pauvre père s'il n'y avait pas eu une hémorragie.

Il me répondit à voix basse. L'enfant n'avait subi aucun accident: cet effet de dépression s'était produit lentement; puis tout à coup, en ces derniers jours, l'accélération du mal avait pris des allures foudroyantes. Pourtant l'avant-veille encore il courait dans le jardin.

— M. Vincent vit toujours? demandai-je soudainement, obéissant à une impulsion dont je ne fus pas le maître.

J'aurais juré qu'une autre personnalité que la mienne avait parlé par ma bouche, tant ces mots avaient jailli à mon insu.

Le père ne parut pas surpris de ma question.

— Oui, et il est bien désolé! Il aimait tant mon petit Georges, qui lui rendait bien son affection, d'ailleurs, car il ne voulait pas le quitter. Il a fallu l'emporter pour l'amener ici, et, malgré sa faiblesse, il résistait encore. C'était comme une attraction à laquelle il ne voulait pas se soustraire... Mais qu'importe M. Vincent? Examinez l'enfant, et dites-moi—oh! je vous en prie! — dites-moi qu'on le sauvera...

Je n'avais pas le courage de proférer ce généreux mensonge: car, si encore mes confrères pouvaient conserver quelque espoir, moi... est-ce que je pouvais douter? Et pourtant!... une idée encore obscure, germait dans mon cerveau.

Nous restions ainsi tous deux, le père n'osant plus me questionner, dans la crainte d'entendre tomber de mes lèvres l'arrêt de désespérance; moi n'osant me laisser entraîner dans la voie mystérieuse où je me sentais invinciblement glisser.

Tout à coup des lèvres de l'enfant, une faible voix, comme un souffle, s'échappa:

— M. Vincent! soupirait-il.

— Vous voyez, il veut voir encore son ami, dit le père.

Mais je m'étais déjà élancé vers la fenêtre... et, les rideaux écartés, je vis passer dans une allée cet homme que surveillaient deux infirmiers et qui se dirigeait vers la maison.

Je poussai un cri:

— Sur votre vie, clamai-je en m'adressant au père,

ne quittez pas votre enfant d'une seconde, et, quoi que je fasse, quoi qu'on vienne vous dire de moi, dites que j'agis par votre ordre.

— Mais que voulez-vous dire ?

— N'oubliez pas... par votre ordre !

Et sans m'expliquer davantage, car je voyais l'enfant qui peu à peu se soulevait, je m'élançai dehors.

Sur le seuil du perron, je vis M. Vincent qui se disposait à monter.

— Je vous défends de faire un pas en avant ! lui dis-je violemment, en le saisissant par le bras.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? dit-il.

Et se tournant vers les infirmiers qui s'étaient arrêtés interdits :

— Je veux parler à votre maître...

— Et moi, je vous répète que vous ne passerez pas. J'agis d'après les ordres du docteur F... lui-même, qui ordonne que vous soyez réintégré à l'instant dans votre pavillon.

Je me nommai aux infirmiers, qui ne jugèrent pas à propos de me désobéir ; d'ailleurs, j'avais passé solidement mon bras sous celui du vieillard et je l'entraînai rapidement. Il n'était pas de force à me résister.

— Vous, dis-je à l'un des deux hommes, allez auprès de votre maître et dites-lui que je serai de retour dans une demi-heure ; ajoutez que je tente un suprême effort pour sauver son enfant.

Nous étions arrivés au pavillon. Je fis entrer M. Vincent et nous nous trouvâmes seuls, tous deux, dans le petit jardin sur lequel les arbres étendaient la voûte de leurs feuilles automnales.

Enfin je me trouvais donc en face de cet homme !... Je le regardai.

Il était très pâle et, dans sa face blanche et bouffie, ses yeux semblaient deux trous noirs et brillants.

Nous restâmes ainsi quelques instants, l'un devant l'autre, comme deux ennemis qui s'examinent avant le combat. J'étais en proie à une colère qui me faisait trembler, mais qui devait communiquer à mon regard un éclat excessif. Car ses yeux, à lui, semblaient fuir les miens.

Tout à coup, j'étendis le bras vers lui, et, lui touchant l'épaule :

— Monsieur Vincent de Bossaye de Thévenin, lui dis-je, vous êtes un assassin !

JULES LERMINA.

(A suivre.)

---

## GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

---

La deuxième causerie hermétique du groupe a eu lieu le mercredi 29 janvier, dans les salons de la Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes, 21-23, passage Saulnier, Paris.

Plus de soixante-dix invités avaient répondu à l'appel des organisateurs. L'occultisme était représenté très largement à cette réunion. EMILE MICHELET, membre titulaire de la troisième Commission, a fait une fort remarquable conférence sur *l'Esotérisme dans l'Art*. Il a surtout analysé l'œuvre de Shakespeare au point de vue

de la science Occulte. Après lui, PAPUS a montré en une courte causerie l'action actuelle des Sociétés d'occultisme sur le *mouvement social* en Europe. Il a fait remarquer la singulière coïncidence entre la grève annoncée en Allemagne et la grève belge, survenant brusquement au moment où l'Allemagne allait s'approvisionner au moyen des tocks belges. Il a rappelé, de plus, l'ordre maçonnique parti d'Autriche *un an* avant les décrets, sans vouloir du reste tirer aucune conclusion de tous ces rapprochements. LUCIEN MAUCHEL a récité, pour terminer, *le Sphinx*, cette magnifique poésie d'Eliphaz Lévi. Le comte de Constantin présidait.

Le succès croissant de ces réunions a décidé la Commission exécutive du groupe à donner des réunions bimensuelles qui bientôt deviendront sans doute hebdomadaires.

## ORGANISATION DU GROUPE

*Les conférences* constituent seulement une des parties composant le programme que s'est imposé le Groupe indépendant d'études ésotériques.

Les trois commissions sont à l'heure actuelle complètement organisées et comprennent respectivement les membres suivants :

COMMISSION DES FINANCES (1<sup>re</sup> Commission)  
Président : Lucien Mauchel

Membres titulaires.....	5
Membres actifs.....	10

COMMISSION DE PROPAGANDE (2<sup>e</sup> Commission)  
Président : Julien Lejay

Membres titulaires.....	23
Membres actifs.....	41

COMMISSION D'ENSEIGNEMENT (3<sup>e</sup> Commission)  
Président : Stanislas de Guaita

Membres titulaires.....	14
-------------------------	----

Total des membres titulaires et actifs..... 93

Le nombre des membres associés rattachés de droit à la 2<sup>e</sup> Commission est au 30 janvier de..... 274  
Le Groupe indépendant d'études ésotériques comprend donc à ce jour 367 membres répartis entre Paris, la province et l'étranger.

## COURS

Le mois prochain seront organisés les cours de *Kabale*, de *Théosophie* et de *Franc-Maçonnerie*.

Chacun de ces cours comprendra un petit nombre de leçons. Avis de leur formation sera donné aux membres.

## ÉTUDES PRATIQUES

Les membres actifs et titulaires peuvent encore s'inscrire, pour les *études pratiques*, qui seront également commencées incessamment. Ces études comprennent :

1<sup>o</sup> Les expériences de Spiritisme poursuivies par groupes distincts formés chacun de douze membres au maximum;

2<sup>o</sup> Les expériences de Magnétisme accessibles à tous les membres actifs et associés;

3<sup>o</sup> Les études de Franc-Maçonnerie faites dans le Groupe initiatique sous la direction de M. Oswald Wirth.

\*  
\*\*

Les membres de province qui sont correspondants de l'*Initiation* recevront les procès-verbaux résumés des plus importantes de ces expériences.

On voit par tous ces chiffres que le *Groupe indépendant d'Études ésotériques* est la première société sérieusement organisée en France pour la diffusion de l'Occultisme par tous les moyens.

Ajoutons qu'outre le *Groupe initiatique*, les Sociétés d'Initiations, Martinistes (S. I. I.) et les groupes de la Rose Croix (N) ont fait des conventions avec le *Groupe indépendant d'Études ésotériques* pour faciliter l'admission des membres dans ces sociétés.

## LA REVUE D'HYPNOLOGIE

Le Dr Luys, le savant membre de l'Académie de Médecine, vient de prendre la direction d'une nouvelle revue s'occupant d'Hypnotisme dans ses rapports avec la psychologie et les maladies mentales.

Cette revue est fort intéressante quoique cantonnée dans le domaine exclusivement scientifique. Le premier numéro contient une étude du Dr Luys sur la Fascination et le moyen de la produire, et aussi un article curieux sur l'aptitude aux jeux de sociétés qui persiste chez les aliénés après la disparition des autres facultés.

L'abonnement d'un an est de 10 fr. Le numéro : 1 fr. Chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts.

## REVUES & JOURNAUX

*Le Journal du Magnétisme* (janvier 1890). Le Magnétisme humain considéré comme agent physique, extrait du mémoire lu au Congrès magnétique, par H. DURVILLE.

\* \*

*La Religion laïque* (de Nantes). Pourquoi Dieu ? CH. FAUVETY.

\* \*

*La Chaîne magnétique*. Extraits du journal *la Lanterne* sur les prédictions exactes de M<sup>e</sup> L. AUFFINGER sur la découverte des assassins de l'huissier Gouffé.

*La Revue Socialiste* (janvier 1891). Les Précurseurs du socialisme moderne, B. MALON.

\* \*

*Bulletin des sommaires* (23 janvier). Causerie sur la Kabbale de MM. ADOLPHE FRANCK, par CH. M. LIMOUSIN.

\* \*

*Moniteur Spirite et Magnétique* (de Bruxelles). Très intéressante étude de B. SYLVAIN, *Les Dieux reviennent*, que nous voudrions pouvoir reproduire tout entière. Après avoir passé en revue et montré d'une façon saisissante toutes les manifestations du sentiment religieux pendant l'année 1889, l'auteur montre que c'est le travestissement infligé aux vieux faits haineux, vindicatifs sans pitié pour des croyants peu éclairés qui a éloigné des religions la plupart des hommes de bon sens et forme le vœu qu'il n'en soit plus ainsi. Il termine par ces mots :

« L'âme, nous la prouvons; l'immortalité, nous la faisons toucher du doigt; Dieu, nous le ferons aimer. Avec cette trinité, sainement expliquée et comprise, le monde entrera dans une nouvelle voie où la vérité et le bien s'entrebaiseront. »

\* \*

*L'Encyclopédie contemporaine* (29 décembre 1889). Ely Star et l'Astrologie moderne, T. SIMON.

\* \*

*Le Temps* du 5 janvier a publié un long et intéressant article littéraire de M. ANATOLE FRANCE consacré à notre collaborateur JOSÉPHIN PÉLADAN.

\* \*

## ÉTRANGER

*Revista de Estudios psicologicos* (Barcelone). Revue très bien faite et intéressante.

## NOUVELLES DIVERSES

Le docteur F. Guérmonprez, de la faculté catholique de médecine de Lille, consacre dans le *Monde* du 6 janvier 1890 un long article de six colonnes à commenter, à côté, le livre: *Le Magnétisme devant la loi* de notre collaborateur le docteur Foveau de Courmelles. Il en extrait ce qui lui plaît, laissant de côté dans l'ombre ce qui lui déplaît, et il fait ainsi dire à l'auteur le contraire de sa pensée. Il le montre spirite et franc-maçon, ce qui est faux, car le docteur Foveau est un *indépendant n'appartenant à aucune école et voulant rester tel*. C'est à titre de *contradicteur*, non d'adhérent, qu'il a parlé au Congrès spirite. Il sert la cause même des *gens pieux*, puisqu'il rétablit l'existence de la volonté que nient les hypnotiseurs et le docteur Guérmonprez qui *éteint l'Initiation*, oubliant qu'elle est une tribune libre où chaque rédacteur a le droit et surtout le devoir d'exprimer son opinion personnelle.

\*  
\*\*

La réponse du D<sup>r</sup> Foveau de Courmelles au docteur Guérmonprez et à lui adressée directement a paru dans le *Monde* du 27 janvier. Le professeur de la faculté catholique de médecine de Lille s'étonne des attaches de notre collaborateur à *l'Initiation* et au *Voltaire* et prétend voir là une abdication d'indépendance. Quelle erreur est la sienne !

Le docteur Guérmonprez reproche surtout au D<sup>r</sup> Foveau les lignes *anticonfraternelles* de sa brochure. Doit-on, sous prétexte de camaraderie, laisser propager des erreurs, surtout quand celles-ci tendent à rien moins qu'à supprimer la liberté, les religions, la société ? Et d'ailleurs le D<sup>r</sup> Foveau reproche aussi bien aux magnétiseurs qu'aux médecins leurs errements, afin d'arriver à

l'entente et à la suppression de ce qui peut être nuisible dans le magnétisme et l'hypnotisme. M. Guérmonprez analyse trop les reproches adressés aux médecins, laissant volontairement dans l'ombre, ce qui n'est pas équitable, ceux qui concernent les magnétiseurs.

F.

\*  
\*\*

Signalons à nos lecteurs comme un excellent *médium* M. B. Hannecart, 8, rue Mayran, Paris.

\*  
\*\*

Le magnétiseur Robert donne des séances privées de magnétisme et de somnambulisme avec son sujet, Jeanne, tous les jours, de midi à 4 heures, 80, rue Taitbout.

## LIVRES REÇUS

*Fragments occultes* par MARCELLUS LELOIR. — Bordeaux (chez l'auteur, rue Judaïque, 126). Prix 1 fr. (n mandat).

M. Leloir a résumé dans une fort intéressante brochure les données générales de la Science Occulte concernant les talismans et les sorts. Il rapporte l'histoire du berger Thorel, remarquable en ce sens qu'elle offre l'exemple d'un cas d'envoûtement par les procédés magiques *juridiquement constaté* en plein XIX<sup>e</sup> siècle. Il étudie aussi les enseignements de plusieurs auteurs sur le Spiritisme et les explications diverses qu'on peut donner de ses phénomènes. En somme, dans ces trente-deux pages sont résumées de belles et bonnes choses très curieuses à connaître pour ceux qui ne sont pas encore très versés dans l'étude approfondie de l'occultisme.

## NÉCROLOGIE

Les Sciences Occultes viennent de faire une perte douloureuse dans la personne du Dr E. PUEL, mort le 28 janvier, à l'âge de soixante-dix-sept ans, d'une complication pulmonaire de la grippe.

Le Dr Puel était membre fondateur de la Société de botanique et de la Société philomatique. Son remarquable mémoire sur la catalepsie avait été couronné par l'Académie.

Son grand âge et les dures nécessités de l'existence l'avaient malheureusement forcé d'interrompre la publication de sa *Revue de psychologie expérimentale*, où sont consignées, avec la plus scrupuleuse exactitude, des expériences intéressantes au plus haut point les adeptes de l'occultisme.

Le Dr Puel était du reste en relation suivie avec les savants anglais qui se livrent, depuis quelques années, avec un si louable acharnement à l'étude des phénomènes psychiques.

Le Dr Puel est mort pauvre, restant sur la brèche jusqu'au dernier jour.

Honneur au savant modeste dont le nom mérite de figurer parmi ceux qui ont tout sacrifié pour assurer la rénovation morale de l'humanité !

RAYMOND MAYGRIER.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C<sup>ie</sup>, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

VIENT DE PARAÎTRE

Dr FOVEAU DE COURMELLES

Lauréat de l'Académie de Médecine  
Licencié en droit, Licencié ès-sciences physiques  
Licencié ès-sciences naturelles

# LE MAGNÉTISME

DEVANT

## LA LOI

Prix . . . . . 1

CARRÉ, Éditeur

## L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef : Victor TISSOT

*L'Écho de la Semaine* publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement : 6 fr. par an, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

## LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

*La Science du Vrai*, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2<sup>e</sup> édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de *l'Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gautier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Eurêka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Gaithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhouney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur CARRÉ se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

## L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

### RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14  
PARIS

DIRECTEUR : PAPUS

DIRECTEUR-ADJOINT : LUCIEN MAUHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

### ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts

PARIS

FRANCE, un an, 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note dans le corps d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la rédaction. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

*l'Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8<sup>e</sup> page).